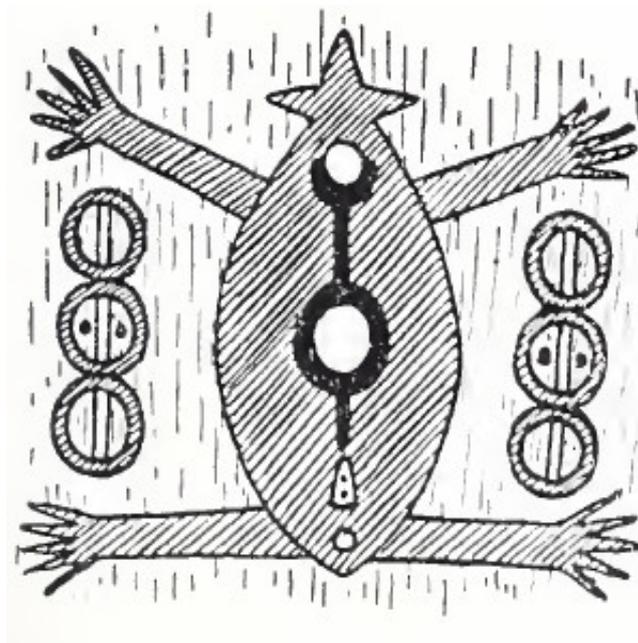


Étude ethnographique des Banen du Cameroun

par le médecin-chef Hösemann



traduit de l'allemand par Gilles René Vannier

Édition :

Auto-édition par Gilles René Vannier – 02830 Saint-Michel – France.
ISBN 978-2-9578079-2-5



Ce code ISBN correspond à l'édition du livre numérique sous forme de fichier PDF.
Ce fichier est également prévu pour une impression recto/verso au format A4.

Diffusé le 8 septembre 2023 sous licence CC-Zero



Dessin en couverture :

Figure n° 23 du présent article de Paul Hösemann,

Table des matières

Préfaces du traducteur.....	5
Préface.....	5
Prononciation des mots en allemand.....	6
Prononciation des termes africains : utilisation des diacritiques.....	7
Étude ethnographique des Banen du Cameroun.....	9
Les Banen.....	11
Les chiffres.....	37
Complément de vocabulaire.....	39
Bibliographie.....	41

Préfaces du traducteur

Préface

Paul Alfred Hösemann (1868-1922) rejoignit l'armée allemande en 1887, fut reversé dans la réserve la même année, continua ses études, rejoignit de nouveau l'armée en 1892, en démissionna en 1893 pour être incorporé dans la Schutztruppe¹ (troupe de protection) de l'Est Africain (actuelle Tanzanie) ; il fut promu médecin-chef lors de sa mutation à la Schutztruppe du Cameroun en 1897. Il fut transféré de nouveau dans la Schutztruppe de l'Est Africain en 1906, et retourna à la vie civile en 1908.

Outre son activité principale, la médecine, comme bon nombre d'hommes de science envoyés en Afrique il lui est arrivé d'œuvrer comme collecteur en sciences naturelles ou en objets ethniques². Lorsqu'il prit part en 1901 à l'expédition du capitaine von Schimmelpfennig, de Ngutte II à Yabassi³, il procéda à des relevés topographiques d'une zone qui n'était pas encore cartographiée, et se livra à une étude ethnographique⁴. Cette étude ethnographique concernait un ensemble de peuples regroupés actuellement sous le nom de Banen, occupant un territoire que l'expédition mit à peu près un mois à traverser.

En un mois, le D^r Hösemann a fait ce qu'il savait faire, observer, collecter des objets, mesurer, poser des questions, pour produire une étude ethnographique (étude sur le terrain de la culture et du mode de vie d'un peuple), plutôt qu'une étude d'ethnologie (étude comparative et explicative de l'ensemble des caractères culturels d'un peuple), ce que suggérait le titre original de son article (« *Ethnologisches...* »).

Le traducteur a ajouté au texte traduit une préface en trois parties, des notes, une bibliographie et une table des matières, pour en faciliter la compréhension et fournir quelques outils à ceux qui souhaiteraient l'étudier de façon plus approfondie.

1 La Schutztruppe, troupe coloniale, était une structure indépendante de l'armée allemande, mais employait les officiers et sous-officiers issus de l'armée. Ceux-ci devaient donc démissionner de l'armée pour rejoindre la troupe coloniale, et pouvaient réintégrer l'armée à la fin de leur service dans la Schutztruppe.

2 Voir bibliographie : *Objets artisanaux collectés par le D^r Hösemann et Spécimens zoologiques collectés par le D^r Hösemann*.

3 Voir bibliographie : Von Schimmelpfennig, « *Bericht über die Expedition des Hauptmanns v. Schimmelpfennig...* », Mittheilungen von Forschungsreisenden, 1901.

4 Voir bibliographie : Hösemann, « *Ethnologisches aus Kamerun* », Mittheilungen von Forschungsreisenden, 1902.

Prononciation des mots en allemand

Nous avons conservé l'orthographe allemande des noms propres et des transcriptions de termes africains, car la transposition en français du terme africain écrit à la mode allemande risque d'aboutir à un résultat encore plus éloigné phonétiquement de l'original, Voici donc quelques indications sur la façon de prononcer les mots écrits à l'allemande :

Allemand	Français
voyelles	
a	a
ä ou ae	é, è
e	e, é
i	i
o	o
ö ou oe	eu
u	ou
ü ou ue	u
y	i, u
consonnes	
ge	gue
gi	gui
j	y
sch	(s)sch
v	f (souvent si mot d'origine allemande) v (souvent si mot d'origine étrangère)
w	v
pas de sons nasalisés !	
an	an(e)
in	in(e)
on	on(e)
amb	am(e)b
imb	im(e)b

Exemples : Jaunde → Yaoundé Wute → Vouté

Prononciation des termes africains : utilisation des diacritiques

Pour indiquer la prononciation des termes en tunen (langue des Banen), et plus largement des termes d'origine africaine, Alfred Hösemann utilise plusieurs diacritiques suscrits (ou accents) sur des voyelles, sans préciser quel système il utilise. Nous avons conservé ce système d'accentuation. L'interprétation de ce système d'accentuation nous semble devoir être :

Brève \checkmark (ă, ě, ĭ, ǒ, ů) et macron $\bar{}$ (ā, ē, ī, ō, ū) :

brève : ĭ → i bref

macron : ō → o long

La signification indiquée ici pour ces deux accents (syllabe brève ou longue) est celle communément acceptée, et est aussi celle de l'alphabet standard de Lepsius, qui avait été créé au XIX^e siècle, principalement pour les langues africaines. ‘

Accent aigu $'$ (á, é, í, ó, ú) :

accent aigu : í → i accentué

é → e accentué

L'apostrophe ou l'accent aigu sont couramment utilisés pour indiquer une syllabe accentuée.

Accent composé :

Alfred Hösemann utilise également des accents composés désignant vraisemblablement l'accentuation sur une brève ou une longue : ǎ, ě́, ĭ́, ǒ́, ů́, ǎ́, é́, ó́, ú́.

Étude ethnographique des Banen du Cameroun

par le médecin-chef Hösemann

traduit de l'allemand par Gilles René Vannier

Les Banen

J'ai traversé des régions encore totalement inconnues de la colonie, de la rivière Mbám jusqu'à tout près de Jabássi, avec l'expédition de la troupe impériale de protection du Cameroun, qui quitta Duāla le 20 janvier 1901 et passa par Krībi, Lōlodorf, Jāūnde, Ngílla, Ngútte vers Jabássi⁵ puis retourna à Duāla. À environ 1 jour de marche à l'ouest du Mbam, jusqu'à 2 jours de marche à l'est de Jabássi habitent un bon nombre de petites peuplades qui, parlant la même langue, bâtissant de la même façon cases et villages, apparaissent comme formant une seule tribu, et que j'ai eu l'occasion d'étudier d'un peu plus près, lorsqu'à cause de complications guerrières mineures nous avons été contraints de séjourner brièvement chez certaines d'entre elles. J'avais pour interprète un Wūte⁶, qui avait passé environ 8 ans comme esclave du chef Sómмо et maîtrisait parfaitement la langue ; mais il transmettait d'abord à un autre Wūte, qui traduisait en haoussa pour notre adjudant de couleur, qui à son tour nous parlait en pidgin. J'ai principalement obtenu les informations auprès d'un certain nombre de captifs hommes et femmes du chef Sómмо des Indíkki, ainsi que de différents chefs des zones que nous avons traversées pacifiquement. J'ai écrit les mots à la façon allemande ; donc j = dans Junge⁷ ; ā = entre a et o ; une lettre entre parenthèses signifie que le mot est tantôt prononcé avec celle-ci, tantôt sans. Les mots avec ss sont souvent prononcés avec sch ; r est souvent prononcé l ; les lettres de fin, comme d ou ng ou m ou o etc. sont souvent à peine audibles.

Je n'ai pas été en mesure de leur trouver un nom générique⁸, mais au contraire chaque peuplade, réduite à quelques villages, a son propre chef et son nom particulier. Chacune de ces peuplades vit assez isolée, n'est en relation qu'avec ses voisins les plus proches, et ces relations sont fréquemment interrompues par des guerres. Nous avons traversé, d'est en ouest, les tribus ou territoires suivants : Ponék, Gubúmm, chef Sérre ; Itúndu, chef Bióngéle ; (au sud de ceux-ci : Nālin, chef Nendikókko) ; Indíkki, chef Degenímági et chef Sómмо ; (au sud de ceux-ci : Tíkim, chef Míndu ; au sud-ouest : Dikibíll ; à l'ouest : Degánjābe ; au nord : Ndegehōk, chef Jēbi) ; Tiēkim, apparemment sans chef, peut-être = Tíkim ; Indikibū, chef Ijémbe et chef Indéngéle ; Undōr(o), chef Mutébbek ; Eling, chef Hōbē, chef Ngó et chef Lómbe. Les plus importants d'entre eux semblent être les Indíkki. Tous déclarent qu'ils habitent depuis la nuit des temps dans la région ; seul l'emplacement des villages aurait changé. On ne peut distinguer ni interroger de classes sociales ; seul un certain nombre d'esclaves, masculins ou féminins, ce dernier élément prédominant, appartenant à toutes les tribus possibles, Wūte, Bāfia, Sánānga, Bakōko, etc. forme un élément étranger. Les territoires des tribus sont séparés par des bandes inhabitées plus ou moins larges ; les villages de la tribu sont le plus souvent proches les uns des autres, distants au plus d'une demi-heure.

5 Duāla ... Krībi, Lōlodorf, Jāūnde, Ngílla, Ngútte ... Jabássi ↔ Douala ... Kribi, Lolodorf, Yaoundé, Ngíla, Ngoutté ou Ngoutte ? ... Yabassi.

6 Wūte ↔ Vouté ↔ Babouté.

7 J comme Junge (jeune) : c'est-à-dire J comme Y, comme dans Jāūnde (Yaoundé) ou Jabássi (Yabassi).

8 Ce nom générique existe, ces tribus font partie du peuple Banen.

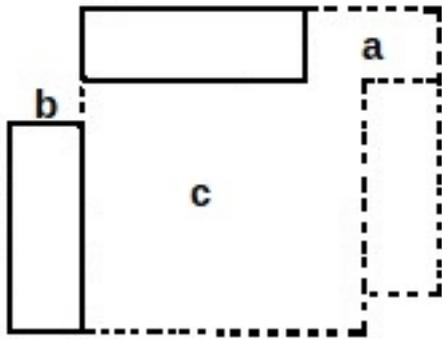


Figure 1: Plan-type de ferme

Le type d'habitat caractéristique est la ferme – ombël – familiale, qui domine à l'est de la région ; les villages, qui du reste sont également nommés – ombël – laissent encore reconnaître ce type fondamental, et il y a toujours un grand nombre de ces fermes dispersées autour du village. Les villages sont le plus souvent sur des hauteurs ou des crêtes, mais pas au sommet, de sorte qu'ils sont presque toujours sur des sols pentus, pour être protégés par les hauteurs plus élevées avoisinantes.

Une ferme typique est disposée en carré, et se compose de 2 ou 3 cases d'habitation et d'un cellier, qui ferment la cour ; s'il n'y a que deux cases le quatrième côté est fermé par une palissade. Les cases ne sont pas disposées coin à coin, mais sont légèrement espacées en raison du débord des toits. Les intervalles sont également fermés par des palissades, comme le coin a ou b, les petits intervalles comme b peuvent être aussi clos par un mur identique à celui des cases. L'accès se fait par la palissade et peut souvent être fermé par une porte grossière. Une ferme individuelle n'a généralement pas plus de 10 à 15 mètres de côté.

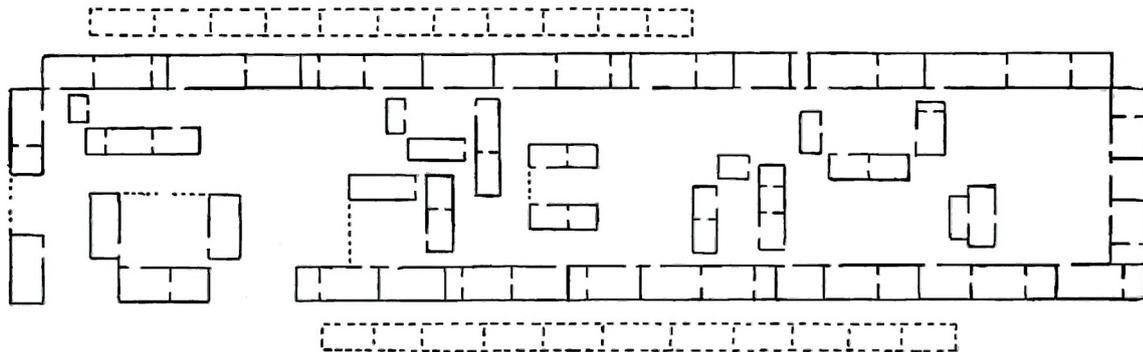


Figure 2: Plan-type de village

Si plusieurs fermes se rassemblent pour former un village ou, et c'est bien la véritable origine d'un village, si la richesse d'un homme rend nécessaires plus de maisons etc. pour sa famille et ses esclaves, alors se forment deux longues rangées fermées de cases, toujours pignon contre pignon ; mais ce sont des cases individuelles indépendantes de 2 à 3 pièces ; avec toujours avec un pignon mitoyen à l'est⁹, mais à l'ouest avec un espace de 0,25 à 1,50 m, fermé vers l'extérieur par un mur solide et au-dessus par le débord du toit. À ces longues rangées s'ajoutent vers l'intérieur, à angle droit, des cases, qui de nouveau forment des cours à la façon des fermes. La distance des deux rangées, de mur intérieur à mur intérieur, est de 10 à 30 m. Les celliers sont disposés à l'extérieur des maisons d'habitation, parallèlement à elles à une distance de 1 à 3 m, disposés aussi en fermant l'espace et donnent souvent l'impression d'une fortification. Les portes des habitations se trouvent toujours du côté de la cour, et vers l'extérieur il n'y a que des murs clos. Dans les plus petites cases

9 Le D^r Hösemann a relevé dans cette étude les différences culturelles entre les tribus Banen de l'est et de l'ouest du territoire parcouru par l'expédition.

qui se trouvent entre les rangées, la porte se trouve le plus souvent dans un pignon ; là aussi des demi-cases sont souvent construites derrière le mur arrière, sous le niveau du toit, qui ne sont accessibles que par une porte dans la case principale, et servent de chambre à coucher ou de cellier. On accède au village le plus souvent par un des deux côtés étroits, simplement entre deux cases ; parfois par un portail fait de palissades. L'autre côté étroit est en général clos par des cases contiguës ; c'est seulement à l'ouest que l'urbanisation est un peu plus ouverte et que l'on trouve aussi plus souvent des espaces dans les grands côtés. Je n'ai pu observer aucune préférence quand à l'orientation par rapport aux points cardinaux ; seules les conditions locales la déterminent. Le plus gros village que nous avons vu, est celui du chef Indíkki.. Le côté formé de cases contiguës atteignait 240 m de long, tandis que les deux rangées de cases étaient distantes de 31 m. De haut en bas dans le sens de la longueur, suivant la montée graduelle de la colline, se trouvaient ensuite un grand nombre de fermes indépendantes, petites et grandes. L'accès se faisait par le petit côté inférieur ; l'habitation du chef se trouvait dans le petit côté supérieur ; et là une seule porte menait encore vers l'extérieur. Ici et là on trouvait de grossiers fossés, qui menaient vers l'extérieur par un trou percé dans le mur de la case, et servaient de canal d'évacuation pour les eaux de pluie et les déchets. Mais nulle part il n'y avait de signe d'une propreté remarquable. Il n'y avait pas de vraies fortifications ; dans quelques villages seulement, à une distance de 50 à 200 m du village, se trouvait une palissade, formée en partie seulement de cannes¹⁰, de 2 à 2,5 m de haut, que l'on devait passer sur une rustique échelle double ; cette palissade ne s'étendait pas tout autour du village, mais en général seulement sur quelques centaines de mètres à gauche et à droite du chemin, dans la savane ou la brousse. La palissade est composée de pieux de 2 à 8 centimètres d'épaisseur, ou juste de cannes, reliées en haut et en bas par deux perches, mises en travers à l'intérieur, reliées la plupart du temps, comme tout ce qui a trait à la construction, par des nervures de palmes (*Raphia*). Les échelles de 2 à 2,5 m de haut et de 0,75 à 1 m de large sont faites de montants constitués de troncs d'environ 20 cm de diamètre, dans lesquels les barreaux épais de 2 à 3 cm sont insérés dans des trous rectangulaires, tous les 60 à 80 cm. Les champs également étaient souvent entourés de fines ganivelles¹¹ de 1 à 2 m de haut ; les perches verticales, le plus souvent des cannes, sont plantées en terre à un espacement de 10 à 30 cm, et sont consolidées comme les palissades par deux cannes en longueur.

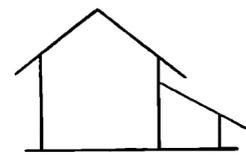


Figure 3: Case avec cellier

La maison d'habitation – mīm – est rectangulaire avec un toit pentu. La taille varie suivant la richesse et le nombre de membres de la famille du propriétaire entre 2,5 m et 15 m de long, pour une profondeur de 2 à 2,5 m ; la hauteur des murs est de 1,5 à 2 m, celle du faite de 2 à 2,5 m. Elle

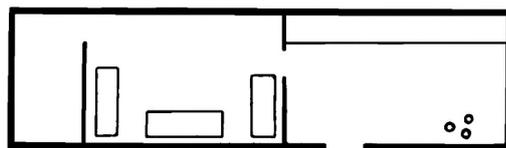


Figure 4: Pièces de l'habitation

comprend suivant la taille de 1 à 3 pièces ; en général 2 pièces. Le premier espace contient le foyer, le second sert de chambre à coucher, et l'éventuelle troisième pièce, toujours plus petite que les deux autres, sert de cellier ou de débarras. La maison n'a qu'une porte extérieure qui mène dans la première pièce. Il n'y a pas de fenêtres ou

10 Cannes : tiges de roseau ou autre plante, robustes et légères.

11 Une ganivelle est une barrière faite de lattes de bois espacées. Le texte allemand « von 1 bis 2 cm Höhe » signifie de 1 à 2 cm de haut, c'est donc une coquille et nous avons transcrit « 1 à 2 m ».

d'équivalents. C'est seulement chez les Eling que l'on a 1 à 2 ouvertures de 10 à 15 centimètres carrés dans le mur¹². Les pièces sont séparées par un mur de la hauteur des murs latéraux, qui a une porte identique à la porte d'entrée.

Les murs – embambār – sont constitués de poteaux verticaux, de 2 à 5 cm d'épaisseur et de 1,5 à 2 m de long, plantés dans le sol à une distance de 30 à 50 cm les uns des autres. Ces poteaux sont reliés à l'intérieur et à l'extérieur par des nervures de palmes fendues disposées en travers, plus rarement par des cannes espacées de 10 à 20 cm. ; les espaces vides sont remplis avec de l'argile¹³ – umbūna – qui est ensuite largement projetée sur le mur, et souvent ensuite étalée et lissée. Dans les maisons des possédants, les maisons à palabres, il y a en plus du côté intérieur des planches – mabām – grossièrement taillées de différentes largeurs, de la hauteur correspondante, se terminant en haut à angle obtus, liées solidement en position verticale par 4 ou 5 bandes de nervures de palmes posées en travers ; dans ce cas la projection d'argile ne se fait qu'à partir de l'extérieur. Une mince et longue perche est souvent liée au dessus du mur, pour répartir de façon égale la pression des perches du toit ; chez les Eling la partie supérieure des perches du mur est partiellement entaillée pour supporter cette longue perche. L'espace entre le toit et le mur est le plus souvent étanché depuis l'intérieur avec de l'argile. Le pignon est construit de la même façon : les perches du triangle supérieur sont disposées parfois parallèlement à celles du mur, parfois parallèlement à celles du toit ; les planches intérieures des murs sont de la hauteur du mur de côté. Pour soutenir le toit, 2 perches fourchues – nekōnne –, ou plus suivant la taille de la maison, de 4 à 8 cm de large et de 2 à 2,5 m de long, sont dressées au milieu du pignon et supportent la poutre du faîte – embōm –, la plupart du temps un peu plus épaisse, qui dépasse des deux côtés vers l'extérieur de 0,4 à 0,75 m et est solidement attachée à la fourche avec des lianes fines ou du rotin¹⁴, – mukōri –. Chez les Indikibū on trouve plusieurs maisons, dont les nécessaires supports du faîte ne reposent pas au sol, mais sur des poutres qui ont été posées à travers la maison à hauteur de mur. Il y a deux façons de construire un toit. Dans l'une, plutôt pratiquée à l'est de la contrée, les barres de toit – muīk – faites avec des nervures de palmes de 3 à 8 cm d'épaisseur, sont attachées d'un côté à la poutre faîtière, et de l'autre à la partie supérieur des poutres du toit, espacées de 40 à 50 cm, et dépassent vers l'extérieur de 50 cm à 1 m ; chez les Eling ce débord aussi est fixé aux perches du mur. Parfois, les barres de toit sont courbées à une distance allant de 75 cm à 1 m de la poutre faîtière, et attachées à la barre de toit de l'autre côté. Ensuite, parallèlement à la poutre faîtière et de même longueur, des bandes de nervures de palmes fendues – essél – sont fixées à une distance entre elles de 10 à 25 cm, et supportent la couverture du toit, formée de folioles de raphia. Parfois de telles bandes sont également fixées à l'intérieur, pour ranger des épis de maïs, des ustensiles de cuisine, etc. La couverture est fabriquée en séparant les folioles de la palme, et en les repliant sur deux fines baguettes, d'environ 1 cm de large et 0,25 cm d'épaisseur et en épinglant en biais les deux extrémités avec des petits morceaux de bois, de 0,25 à 0,5 cm de large, 0,2 cm d'épaisseur et 5 à 6 cm de long : une fois entre les deux baguettes, une fois au-dessous. Ce qui fait de solides nattes

12 Cela représente un carré de 3,1 à 3,8 centimètres de côté.

13 L'auteur utilise le terme Lehm, que l'on peut traduire par argile, terme assez général, ou glaise, qui désigne plus spécifiquement une terre argileuse utilisée en poterie.

14 L'auteur indique bushrope (Rotang). Bushrope est un terme anglo-saxon peu usité signifiant liane et tandis que rotang signifie rotin. Nous avons donc traduit à chaque fois bushrope par rotin.

– mitūm – de 50 à 70 cm de large et de longueur à volonté. Ces nattes sont la plupart du temps liées sur les bandes transversales du toit, de bas en haut, superposées par deux, voir même par trois ou quatre dans les parties inférieures, se recouvrant comme des tuiles. Au faîte, un des côtés du toit dépasse un peu sur l'autre, et l'espace entre les deux est étanché avec de l'argile ou des feuilles séchées, etc. L'autre façon de construire un toit ne diffère de la précédente que par le fait que les composants du toit ne sont pas fixés sur la case les uns après les autres, mais qu'un des pans du toit de 3 à 6 m de long est entièrement préfabriqué, puis fixé sur la case : dans ce cas les deux pans du toit se rejoignent exactement au faîte, où sont en plus fixées d'autres nattes, et qu'à l'intérieur de l'argile est étalée entre les poutres du faîte et le toit. Les nattes du toit, et surtout les couches les plus au-dessus, sont souvent renforcées par des perches longitudinales liées dessus. Dans les rangées de cases contiguës, un pan du toit recouvre de 20 à 30 cm le suivant, toujours dans la même direction. Dans les deux façons de construire un toit, pour éviter que le vent ne soulève le toit, des troncs d'arbre sont fixés sur le faîte, de sorte qu'en alternance un tronc simple d'un côté soit fixé à un tronc avec une branche latérale de l'autre côté.

L'argile pour le mur, etc., est le plus souvent retirée de la surface du sol, près et dans la case, mais on laisse au pied du mur un muret de terre de 20 à 30 cm de haut et de large ; de sorte que la maison semble reposer sur un socle. En conséquence de grandes flaques d'eau se forment souvent devant les cases, qui sont évacuées en partie par les fossés déjà mentionnés, souvent au travers de la case. Les ouvertures des portes – mberremīm – sont souvent très petites, presque comme des fenêtres, de 70 à 90 cm de haut et 50 à 60 cm de large. Le seuil est de 20 à 50 cm au dessus du sol. Le chambranle est constitué simplement par les perches du mur, si on laisse dans le mur un trou de la taille de la porte, ou par un coffrage de planches simplement taillées, qui sont simplement liées ensemble par des trous à leurs extrémités, ou par des assemblages simples – hikōēng – :

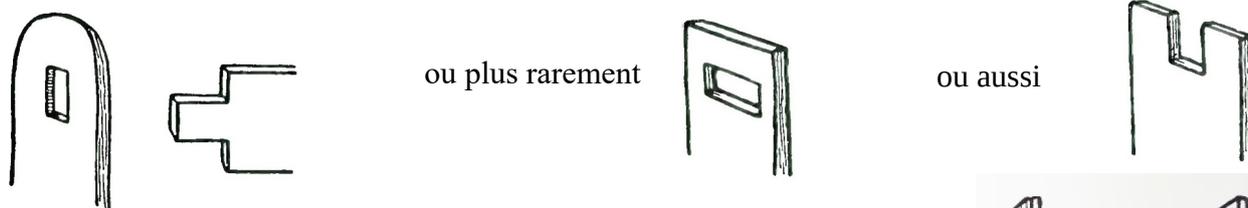


Figure 5: Assemblage pour chambranle

La porte est fermée de l'intérieur, par un bâti faisant saillie de tous les côtés de l'ouverture de 10 à 15 cm – nīki –, fait de deux barres transversales en moelle de nervures de palmes, maintenues ensemble par deux bâtons longitudinaux, passant par des trous percés dans les deux barres. Ce bâti peut être déplacé latéralement, et à cet effet est monté, à l'intérieur du seuil de la porte et le long du mur, sur une section de nervure de palmier avec le côté concave lisse vers le haut, sur laquelle il glisse. Il est maintenu verticalement par trois solides bâtons – mbīngo – fixés en bas dans le sol et liés à hauteur du poussoir aux perches du mur avec du rotin ; deux d'entre eux sont à droite et à gauche de la porte, le troisième est sur le côté à la même distance, de sorte qu'on ne peut ni enfoncer vers l'intérieur ni soulever le poussoir. La

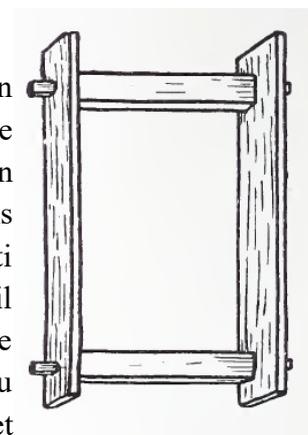


Figure 6: Bâti coulissant de fermeture de porte

fermeture se fait en attachant une corde enroulée autour d'une des barres transversales à un côté ou au sommet du chambranle. À l'ouest le bâti est fait de planches, liées ensemble en passant par des trous percés sur leurs bords ; une bande plus large de nervures de palmier est attachée par des trous semblables, et les planches sont maintenues ensemble par des renforts verticaux plus épais des deux côtés. La fermeture se fait comme pour le bâti décrit précédemment. Chez les populations les plus à l'ouest, on trouve déjà des portes en planches grossièrement clouées, avec des gonds fabriqués à partir de clous battus et des pentures, fermées par des chevilles ou même par une serrure européenne. Plus loin on trouve encore des portes – appelées également *nīki* – faites de planches verticales liées ensemble, liées en deux ou trois endroits à un piquet autour duquel elle tournent comme autour de gonds. Cette sorte de porte se trouve toujours pour les celliers, les entrées de ferme et de villages, et la fermeture se fait également en l'attachant à un poteau. Enfin on trouve occasionnellement chez les Indíkki en guise de portes de grands panneaux épais de bois, qui sont utilisés comme les bâtis.

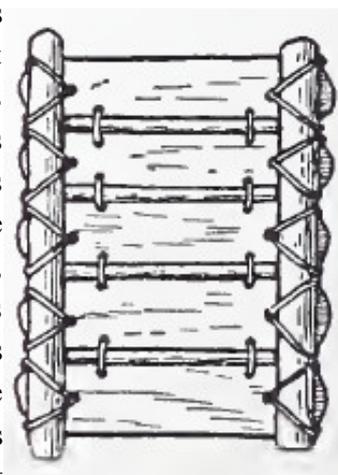


Figure 7: Bâti de planches liées

Quel que soit le type de porte, quelques troncs épais sont placés obliquement depuis l'extérieur comme fermeture supplémentaire, et parfois aussi des épines ou autres sont jetées devant. J'ai vu plusieurs fois chez les Indíkki comment un homme, après avoir attaché le bâti, disposa en oblique un mince bâton, en haut sous le toit, en bas de côté contre le chambranle ; il prit ensuite un morceau d'argile du mur, s'en tamponna trois fois le front, puis en tamponna trois fois le bâton puis colla le morceau d'argile sous le bâton. Devant la porte on trouve parfois une grosse pierre ou un morceau de tronc en guise de marchepied ; à droite et à gauche des sièges ronds isolés, faits en argile, encadrent la porte, de 25 à 30 cm de hauteur, d'un diamètre de 25 à 30 cm en bas, 15 à 20 cm en haut. Chez les Eling on trouve aussi de tels sièges dans les maisons, et aussi en forme de demi-cercles accolés au mur. L'assise est légèrement évidée, le siège, fait 18 cm de haut, 45 cm de profondeur, 62 cm de large ; à mi-hauteur il est décoré par une bande blanche qui en fait le tour.

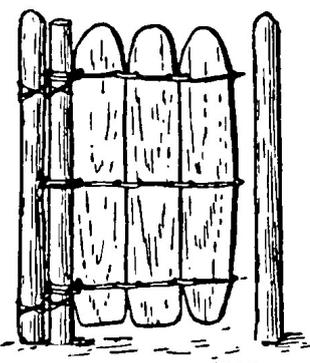


Figure 8: Porte pivotant autour d'un poteau auquel elle est rattachée par des liens

Les pièces sont séparées soit par un mur d'argile, du type et de la hauteur du mur extérieur, ou, et c'est le cas le plus fréquent, par un simple mur de cannes, les cannes verticales étant liées à une structure de perches, avec sur le côté une porte faite comme la porte d'entrée, mais en général sans bâti. Au-dessus de la deuxième ou de la troisième pièce, il y a souvent un plafond, de la hauteur du mur, constitué simplement de perches posées en travers, pour ranger les marmites, les grands paniers, le bois de chauffage, les Calebasses, le bois rouge, etc.

Le lit est parfois fait d'une levée de terre de 10 à 20 cm de haut, de la longueur et la largeur adéquate ; souvent groupés par deux ou trois, les bords libres des lits sont renforcés par des planches maintenues par des chevilles.

Le cellier déjà nommé, qu'il soit sous forme de pièce ou de bâtiment distinct – *něffěna* –, correspond en largeur et longueur à l'habitation, mais se compose uniquement de troncs et de planches épaisses d'environ 2,5 m de haut, enfoncés dans le sol, qui sont reliés à l'intérieur, à hauteur d'homme, par des nervures de palme disposées longitudinalement ; sur ces dernières d'autres sont posées en travers et attachées, formant un plafond plat. L'accès se fait par la cour, ou dans le cas des rangées de maisons contiguës par la maison, par les portes décrites ci-dessus, qui d'ailleurs n'ont pas de seuil. Dans ce dernier type de construction les pièces séparées par des murs transversaux font 3 à 6 m dans le sens de la longueur. À l'intérieur, sur des branches fourchues de $\frac{3}{4}$ m de haut, se trouvent de simples caillebotis de différentes longueurs et largeurs, faits de nervures de palme et de cannes, sur lesquels sont conservées les provisions en igname, manioc, taro (appelé ici au Cameroun koko ou macabo¹⁵) et patates douces ; elles sont aussi en partie simplement posées sur le sol. Les fruits du palmier à huile et ses noyaux, ainsi que les arachides, les haricots et le maïs sont conservés dans des pots ou desalebasses à l'intérieur des maison ; on voit souvent les épis de maïs accrochés sous les perches transversales du toit ; les feuilles de tabac sont aussi mises à sécher, pendues sous ces perches. Dans les grands villages ou chez les grands chefs on trouve aussi près de leur habitation une case utilisée entièrement comme cellier, avec des étagères et des caillebotis souvent superposés ; chez Sómмо il y avait une case pour les arachides, une pour les noyaux de palmier à huile, une pour l'huile de palme, etc, très propres et bien rangées.

Dans les cours rectangulaires, le plus souvent un arbre, palmier, etc., se dresse dans un coin ; à son pied se fait l'oracle du crabe que nous décrirons plus tard ; c'est pourquoi on trouvait autour en guise de trophées nombre d'os d'éléphants ou humains, des crânes, etc., et qu'y pendaient toutes sortes de médecines¹⁶. J'ai trouvé ici aussi des étagères de médecines. La plupart du temps une grande pierre à aiguiser de quartz très fin, maintenue par quatre pieux, se trouve encore dans la cour, de même que, dans de vieux tessons de poterie posés sur des fourches triples à 1 m ou 1½ m de haut, ou simplement sur le toit, quelques plantes aux feuilles étroites, dont les feuilles liées autour de la tête seraient une médecine contre les maux de tête (malheureusement elles ont été perdues, comme tant d'autres, lors du retour vers la côte) ; presque tous les hommes que nous avons rencontrés avaient de telles feuilles quelque part sur eux. Chez les Indikibū on trouvait aussi quelques échelles transportables ; dans les nervures de palme de 2 à 2,5 m de de long, qui servent de montants, des entailles non traversantes sont faites tous les 20 à 25 cm pour les barreaux épais de 2 cm environ. Les montants sont espacés d'environ 60 cm et sont maintenus en tension par trois cordes de lianes torsadées et enroulées.

Il n'y avait une case à palabres que dans quelques villages, la plupart du temps de la taille d'une maison d'habitation, et elle ne comportait qu'une seule pièce. Chez Sómмо il y en avait une de plus grande dimension : 22 m de long, 3,80 m de large, 2 m de hauteur de mur et 2,65 m de hauteur au faite ; elle contenait deux pièces ; une pièce principale de 17,50 m de longueur et une petite pièce adjacente ; la porte était également plus grande. À l'intérieur une foule de médecines pendaient du toit, notamment au-dessus de la porte d'entrée, et nombre de tambours se trouvaient tout autour.

15 Le taro (*Colocasia esculenta*) et le macabo (*Xanthosoma sagittifolium*) sont deux plantes différentes, toutes deux de la famille des *Araceae*, sous-famille des *Aroideae*.

16 Nous appelons médecine ce que l'on peut aussi appeler médicament, remède, grigri, amulette, talisman, objet rituel, etc.

Il n'y avait pas d'étables parmi les tribus de l'est ; les chèvres et les moutons erraient librement tout autour et revenaient le soir dans les cours, où il se tenaient sous le surplomb du toit des cases. Mais chez les Undōr(o) et les Eling on trouvait des étables rectangulaires faites avec des troncs, de 4 à 5 m de long, 2 m de large et 1,5 à 2,5 m de haut, avec un plancher se trouvant environ 0,25 à 0,75 m au-dessus du sol ; le plus souvent trois paires de branches fourchues de 0,25 m à 0,75 m de haut supportent trois perches et les bois transversaux qui sont attachés dessus ; tout autour des poteaux verticaux de 1,5 à 2,5 m de haut sont étroitement liés les uns aux autres portent un toit pointu rudimentaire, et dans le pignon se trouve l'ouverture de la porte ; cette dernière est fermée par un bâti, qui est maintenu de l'extérieur par deux poteaux verticaux à gauche et à droite de la porte, ou le bâti est remplacé par des madriers placés en travers. Devant la porte se trouve souvent une grosse pierre en guise de marche. Parfois les espaces étroits entre les cases, ou de vieilles cases servent d'étables, et sont fermés de la même façon.

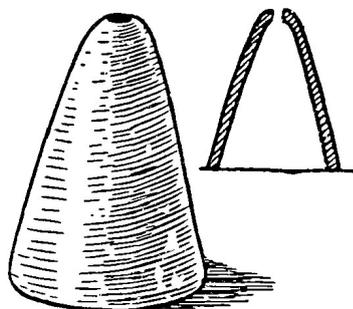


Figure 9: Cône support de marmite

J'ai déjà évoqué la division de la case en pièces de séjour, chambre et éventuellement cellier. Dans le séjour se trouve toujours dans un coin le foyer, au niveau du sol ; le plus souvent trois cônes d'argile cuite – mórō – de 20 à 25 cm de haut, de diamètre au sol de 15 à 20 cm, et d'épaisseur de paroi de $\frac{3}{4}$ à $1\frac{1}{2}$ cm, avec un trou rond de 1 à 2 cm en haut servent de support pour les marmites. ; mais souvent aussi les marmites reposent sur des pierres ou des tessons de poterie. Les pains de sel¹⁷ – hibūsche – étaient attachés au mur au-dessus du foyer ; tout le sel vient de la côte, et est commercialisé sous la forme de « pains de sucres » de 40 à 60 cm de long, et de 10 à 15 cm d'épaisseur, enveloppé dans des feuilles de bananier et ficelés avec du

raphia. Le long des murs, et principalement du mur du fond, se trouvent souvent des étagères tabulaires pour les marmites etc., de 20 à 25 cm de large, ou tantôt plus étroites, tantôt plus larges, et de 40 à 60 cm de hauteur ; des caillebotis sont aussi fixés à hauteur de la tête d'un côté sur ou dans le mur, et du côté libre par un cordon aux perches du toit. Ils ont souvent un rebord jusqu'à 10 cm de haut, fait d'une bande de nervures de palmier ou de planches, et chez les Eling souvent un dessus, ce qui donne de vraies boîtes, avec une étroite ouverture d'un côté ; j'en ai aussi vu deux l'une sur l'autre ; le bas et le haut sont souvent tressés avec des bandes de palmes. Ces étagères demi-suspendues et ces boîtes se retrouvent presque exclusivement sur le mur du pignon. En outre, ici comme dans les chambres des suspensions carrées de 40 à 50 cm de côté sont pendues au toit par des cordons partant de leurs quatre coins et convergeant vers le haut ; leur fond, comme celui des bâtis de fermeture porte, est fait de baguettes de moelle de nervures de palme disposées en travers et elles ont souvent un rebord comme les étagères demi-suspendues. Là aussi on trouve souvent des pots, paniers, Calebasses faites d'une courge, pendus aux perches du toit par des cordons en trois ou quatre parties – mbánjun – qui convergent vers le haut. Souvent un tesson troué d'environ 20 cm de diamètre est enfilé sur la corde unique, pour empêcher le passage des rats. Des pots vides sont souvent attachés par une ficelle enroulée autour de leur bord à un petit piquet fiché dans le mur ; des

17 L'auteur emploie le mot allemand peu usité « Salzhut » (chapeau de sel), par analogie avec Zuckerhut (chapeau de sucre), traduit en français par « pain de sucre », forme sous laquelle se vendait le sucre autrefois.

paniers vides sont pendus au toit, ouverture vers le bas, par une ficelle attachée à leur « nombril », le renforcement en leur fond¹⁸. Ces petits piquets à suspendre sont des baguettes d'écorce de nervures de palme pointues à une extrémité, de 0,5 à 0,75 cm de large, 2 à 5 mm d'épaisseur et environ 20 cm de long, et sont simplement enfoncés verticalement sous les bandes transversales de nervures de palme du mur ou du toit. Et spécialement à cet effet, deux bandes de nervures de palme, ou plus, de 2 à 3 cm de large sont fixées horizontalement au mur, écartées de 20 à 40 cm l'une de l'autre, portant un motif de fines lamelles entrecroisées, qui servent à insérer les petits piquets, ou mettre des cuillères, des couteaux etc. Chez les Undōr(o) et les Eling, il y avait de nombreuses petites branches crochues attachées au mur et au toit pour pendre des objets ; on a aussi souvent laissé sur les troncs soutenant le faite des branches latérales à cet effet. Il y aussi souvent sous le

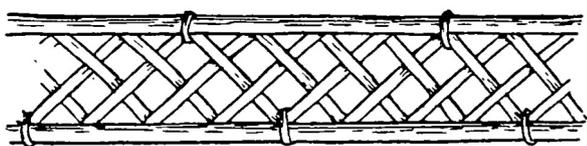


Figure 10: Bande à lamelles entrecroisées

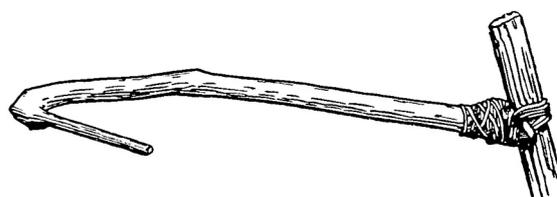


Figure 11: Branche en forme de crochet

faîte de grands nœuds coulants de lianes pour suspendre de longs objets, des cannes de marche, des nervures de palme à laisser sécher, etc. De plus on trouve dans cette pièce la meule – mōk –, le plus souvent rectangulaire, de 40 à 60 cm de large, avec la pierre à frotter – mūnomōk – de la grosseur du poing ; lorsqu'elles y travaillent, les femmes s'agenouillent devant l'extrémité légèrement surélevée de la meule, et saisissent la pierre à frotter des deux mains.

Enfin plusieurs sièges sont disponibles, à moins qu'une section de tronc d'arbre ou que les sièges d'argile déjà décrits ne les remplacent. Les tabourets carrés – iōko imāmba –, de 30 à 40 cm de large et 15 à 25 cm de haut, sont faits avec des nervures de palme ; des rainures sont creusées en longueur dans deux morceaux de nervure de palme - ekondāre –, et des bandes étroites de nervures de palme de 1 à 3 cm de large – betēlle – y sont insérées transversalement, les unes contre les autres ; sous les pièces de bois latérales, deux autres sont fixées à angle droit par de solides chevilles en bois – embāde – ; selon la hauteur souhaitée et l'épaisseur des nervures de palme, il y a encore deux à cinq couches de pièces de bois latérales, toujours montées à angle droit par rapport à la précédente. Il y avait parfois des tabourets sculptés en bois – iōko ibōre – de 30 à 40 cm de large, 20 à 25 cm de hauteur et de profondeur ; souvent avec des sculptures sur les pieds et le siège. On trouvait chez les Eling des sièges de 10 à 15 cm de haut, qui faisaient la transition avec les sièges de la côte, ou n'étaient peut-être que des sièges incomplets.

18 Ce « nombril » est vraisemblablement le point de départ d'un tissage en cercles concentriques ou en spirale.

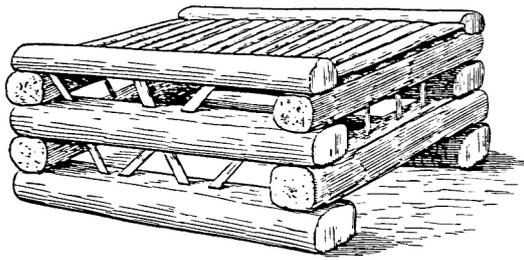


Figure 12: Tabouret en nervures de palmes

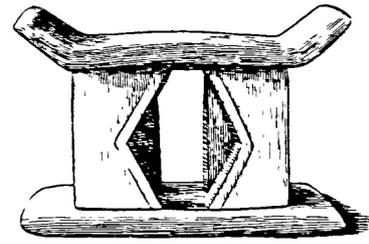


Figure 13: Tabouret en bois

Nulle part il n'y avait de mortier, seulement des meules et pour l'extraction de l'huile de petites cuvettes en bois – iórr – de 60 à 70 cm de long, 30 à 35 cm de large, 10 à 15 cm de haut, avec ou sans poignée :

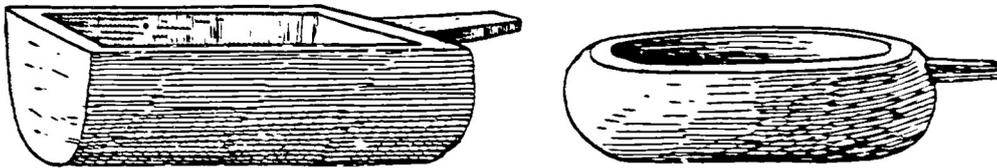


Figure 14: Cuvettes pour extraction de l'huile

Et puis pour écraser les coques et les graines oléagineuses des pilons de bois – mudschák – de 30 à 35 cm de long, avec un manche épais de 2 à 4 cm de diamètre, une tête longue et épaisse de 10 à 15 cm, en partie sculptés (malheureusement la cuvette a été perdue). On trouvait presque partout des plats ronds et creux en bois – issōi –, la plupart du temps très joliment sculptés – embāga – et souvent colorés avec du bois rouge, ainsi que des cuillères de toutes tailles – hiöss –, utilisées aussi bien pour manger que pour cuisiner, à côté du simple couteau de ménage.

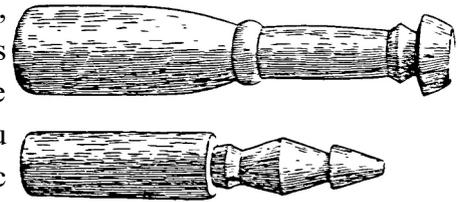


Figure 15: Pilon

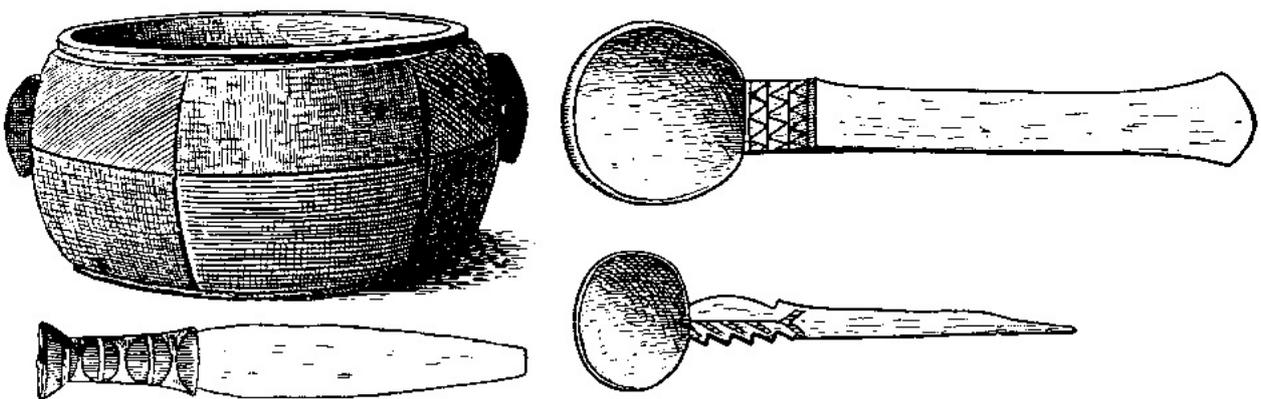


Figure 16: Plat rond et creux, cuillères, couteau

Les Tiëkim ont des gobelets sculptés, et celui que j'ai trouvé sentait encore fortement le vin de palme. Pour les gros travaux, comme couper du bois, etc. on utilise partout les machettes fabriquées en Europe, appelées ici cuttler, dont la poignée est presque toujours sculptée, et ont à peu près

supplanté les machettes locales. On trouve aussi occasionnellement une hache – nēhók –, le fer de hache semblable à ceux de l'Est Africain, les manches – numbēn – toujours de fortes dimensions, en forme de massue, de fabrication très grossière, de 60 à 50 cm de long, de diamètre à la tête de 10 à 15 cm. On trouvait aussi dans toutes les maisons des houes, aussi bien complètement en bois comme celles de Kúduē qu'avec une lame de fer – jongǒr –, le manche – ikōwe –. Chez les Undōr(o) il y avait aussi des houes avec insertion d'une lame de fer. Les objets en fer ne doivent être que rarement de fabrication locale, mais sont le plus souvent achetés au nord

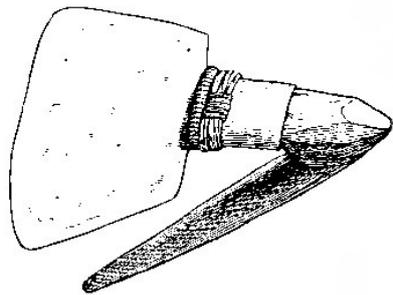
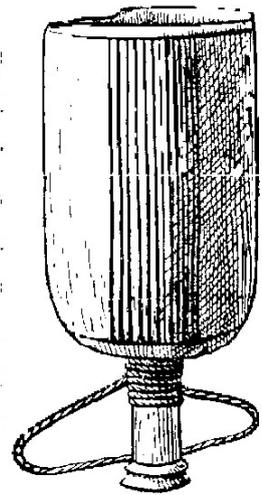


Figure 18: Houe

chez les Bāfu et les Bāmu(m), appelés ici Mūma. Des tribus décrites ici ce sont les gens de Nendikókko qui se consacrent le plus au travail du fer. Les caisses en bois – mgǔrr –, dont l'une avec son contenu



provenant de la maison du chaman d'Hōbē, sont rares. Il y a d'autres ustensiles ménagers, comme les balais – ugēk –, qui peuvent être utilisés comme attrape-mouches, ou inversement, ou de temps en temps les anneaux fabriqués à partir de fibres de bananier – niāte –,

utilisés pour porter les pots sur la tête. On trouvait en grande quantité dans les cases des Calebasses faites d'une courge, de toutes les tailles, qui étaient fermées soit par un petit bouchon de bois taillé dans la moelle de nervure de palme, soit par une petite courge à calebasse plantée à l'envers dans l'ouverture ; et aussi des paniers – ekān –, le plus souvent du type avec un « nombril » – indēd –, le renforcement en leur fond, eux aussi de toutes les tailles ; ils avaient fréquemment des poignées de 10 à 15 cm – embánjōn – courant tout autour à mi-hauteur. On trouvait aussi quelques longs paniers de 40 à 60 cm de long, de 15 à 20 cm de diamètre en haut, de 20 à 30 cm en bas, avec une cordelette pour les suspendre. On trouvait encore, seulement en petit nombre, de grandes corbeilles pointues de 1 m ou plus de hauteur, de 50 à 70 cm de diamètre qui servaient bien de panier à grain dans la maison, mais pouvaient être portées avec un cordon double sur dos, accrochées aux épaules comme un sac à dos. Le tressage des paniers est l'affaire des hommes, tout comme la sculpture sur bois. Les trous sont faits dans le bois ou la corne au couteau, ou avec une baguette de fusil chauffée au rouge. De plus il y a partout de nombreux pots d'argile – hīssin ou hīschin – de diverses tailles, ainsi que de petits bols – ibōko – avec et sans décoration ; les mesures prises sur 12 pots donnèrent les diamètres suivants¹⁹ :

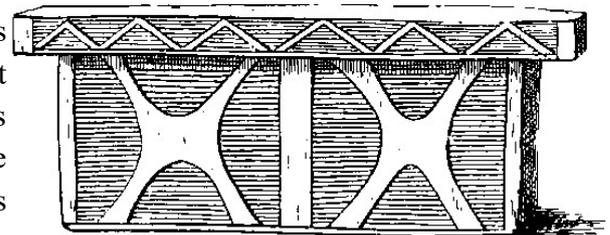


Figure 19: Caisse en bois

19 Paul Alfred Hösemann a omis de signaler comment étaient prises les cinq mesures sur chaque pot, ce qui rend difficile leur interprétation.

I.	II.	III.	IV.	V.
15	13	28	3	23
15	11,5	23	4	21
22	18,5	28	4	24
28	26	31	1	16
20	18	22	2	8
17	16	28	2,5	26
23,5	19	33	4	23
26	23	29	3	16
30	27	34	2	19
24	21	32	5	22
30	25	43	5	29
23	18,5	28	3,5	21,5

Les motifs décoratifs sont imprimés avec une cordelette torsadée faite maison, ou avec de petits bouts de bois ou avec un couteau. La poterie est l'affaire des femmes et serait pratiquée principalement à Nendikókko.

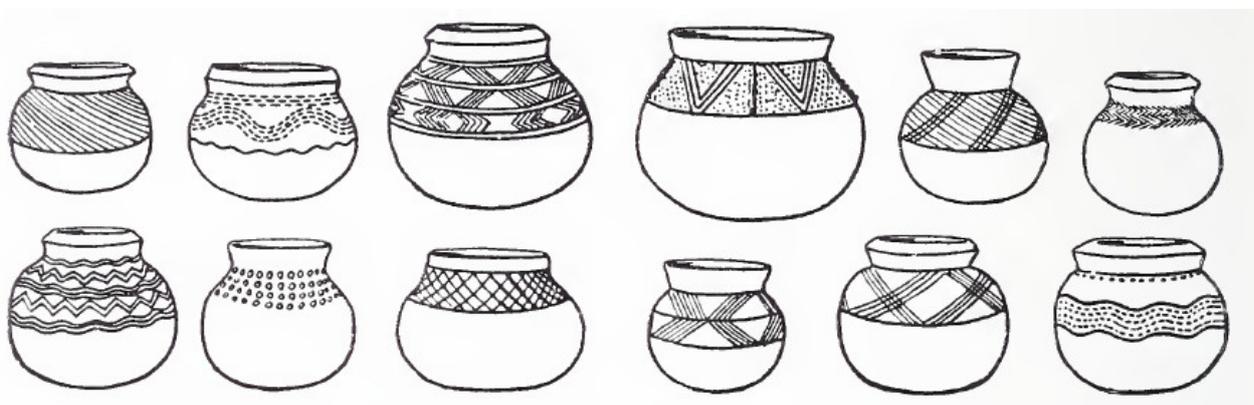


Figure 20: Pots d'argile

Chez les Indikibū j'ai trouvé deux fois des maisons dans lesquelles les paniers étaient suspendus l'un après l'autre, ouverture vers le bas, sous le toit en rangées régulières de sorte qu'il ne restait plus rien à voir du toit ; de la même façon pendaient au mur deux rangées de grands pots d'argile : en dessous une rangée de plus petits ; en dessous, dans les bandes à lamelles entrecroisées déjà mentionnées, les cuillères étaient insérées les unes après les autres, et quelques couteaux ; deux foyers bien nettoyés se trouvaient au sol. Ce devait être, la case où les femmes du chef lui préparent la nourriture.

Partout on trouvait fixées au mur les brosses à dents, faites de fins rameaux coupés d'un certain buisson, qui sont utilisées avec empressement après chaque repas.

Enfin on trouve encore en grand nombre, le plus souvent chez les Indikibū, de vieilles corbeilles dans les coins, souvent dans des fourches à trois branches à $\frac{3}{4}$ ou 1 m, aménagées en pendoir pour les poules.

En dehors d'un assortiment d'objets accrochés au toit ou au mur, comme dans la pièce d'entrée, on ne trouve en général dans la deuxième pièce que les lits – buāna –. Ceux ci sont fabriqués

exactement comme les tabourets carrés, si ce n'est qu'ils sont plus longs et plus larges, et qu'une ou deux perches minces sont fixées en long sous les planches transversales supérieures – betélla – du couchage. Une maison contient en moyenne deux à trois lits, mais les enfants dorment au sol, sur quelques feuilles de bananier ou équivalent. On trouve parfois un autre type de lit – ekāre – de la même taille : 1,50 à 1,75 m de long, 40 à 60 cm de large ; de la même façon, deux perches en long sont maintenues par quatre à six pièces en travers, insérées dans des trous dans les côtés du lit ; un revêtement des mêmes bandes de nervures de palmier que pour les autres lits, mais disposées en longueur parallèlement aux côtés est soigneusement attaché dessus ; les deux dernières bandes sont maintenues ensemble par des ficelles faites de raphia ou de peaux torsadées ; il n'y a pas de pieds. Ce lit repose simplement sur une surélévation du sol, ou plus fréquemment sur deux ou trois paires de piliers fourchus de 10 à 30 cm de haut. Ce serait la façon de faire des Ifómbo, qui habitent au sud-ouest des Indíkki, et donc beaucoup sont ici en tant qu'esclaves.

L'éventuelle troisième pièce contient le bois à brûler, de grands pots, les cendres du foyer qui y sont souvent entreposées, etc., et est le plus souvent recouverte de perches à hauteur du mur, pour former une sorte de plancher de grenier, sur lequel sont empilés des pots, des paniers, des Calebasses, le bois rouge que l'on trouve partout.

Depuis les Indikibū et en direction de l'ouest, on trouve aussi des peintures brutes sur les murs extérieurs des cases et sur les planches du chambranle. Très souvent ce sont simplement des points blancs de 2 cm, ou une alternance de points blancs et noirs en deux ou trois rangées autour de l'ouverture de la porte, ou avec la rangée médiane rouge ; ou trois de ces lignes, simplement blanches, ou blanches et noires ou la rangée médiane uniformément blanche, et les rangées intérieure et extérieure rouges à gauche jusqu'au milieu du chambranle, noires ensuite à droite, etc.

La plupart du temps, des points blancs ou noirs en alternance ou des lignes étaient peints sur la planche transversale au-dessus de la porte. Dans le village d'Hōbē chez les Eling une case de 2,25 m de haut et 50 cm de long était peinte en blanc ; dans un village de Ngó chez les Eling, des bandes noires, blanches et rouges ; deux autres chez Lómbe de la même tribu peintes en jaune (glaise) sur fond blanc.

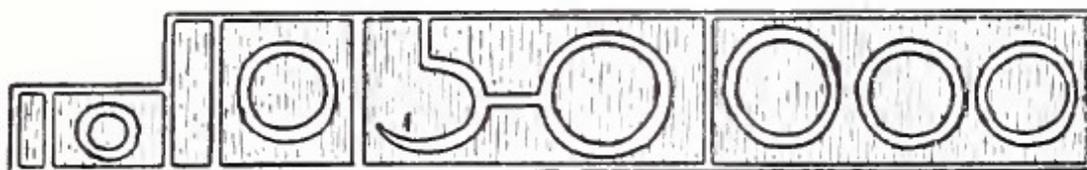


Figure 21: Planche de chambranle peinte

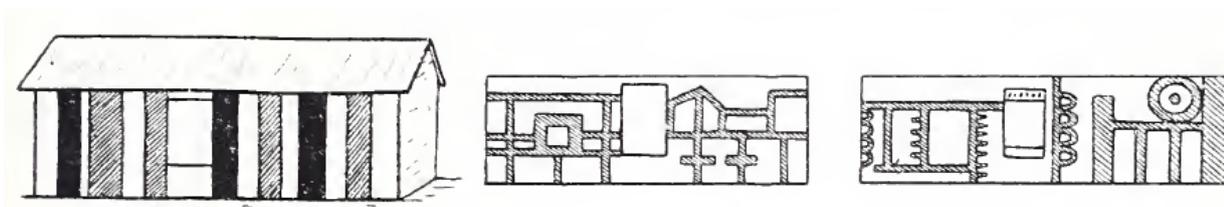


Figure 22: Cases peintes



Figure 23: Personnage

Enfin nous avons trouvé une case avec deux sublimes personnages de glaise, 30 cm de long, le nombril d'environ 2 cm et saillant d'autant, un trou de la grosseur du bout d'un doigt à la tête et à l'autre extrémité du corps, profonds d'1 cm, et au dessus du dernier un vagin de la taille d'un pouce ; l'un était peint en rouge avec de petits dessins noirs, à l'exception des trois trous et du nombril ; l'autre était exactement inversé, noir avec de petits dessins rouges. Les figures circulaires les encadrant à droite et à gauche étaient les mêmes pour les deux personnages. Malheureusement on ne pouvaient les enlever sans les briser, et j'ai donc essayé de les photographier.

On allume le feu avec du silex, du fer et des feuilles sèches etc. ; personne ne connaît d'autre méthode. Tous les mets sont cuits, et les repas sont pris tôt, à midi et au soir. Les hommes et les femmes, les libres et les esclaves mangent ensemble. On mange : moutons, chèvres, chiens, poules, gibier ; on mange aussi le sang des animaux, mais uniquement cuit. Presque tout est préparé avec de l'huile de palme et est assaisonné avec le petit piment rouge. Seules les femmes ne mangent pas de poules et d'œufs, mais malgré mes nombreuses questions je n'ai pu en connaître la raison. Les maris interdisent aux femmes enceintes certains mets désignés par l'oracle du crabe. L'anthropophagie existe aussi ; seuls les ennemis prisonniers ou blessés, qui ne sont pas destinés à devenir esclaves, sont tués, cuits et mangés dans le village ; les cadavres des morts au combat ne sont pas consommés. Tous les mets, boissons, fruits apportés à un étranger doivent être goûtés ou léchés par celui qui les apporte, pour montrer qu'ils ne sont pas empoisonnés.

Ils n'ont pas de lampes ou analogues. Dans la case, le feu du foyer assure l'éclairage ; s'ils veulent chercher quelque chose dans l'obscurité, il prennent un tison du foyer.

On ne porte que rarement de vrais bijoux, et je n'ai vu qu'à Gubúmm des bracelets tressés en herbe ou en raphia (malheureusement perdus aussi), portés par les hommes et les femmes, et dans toutes les tribus quelques épais bracelets de laiton – miěng – portés seulement par les femmes, hauts de 3,5 cm, épais de 2 cm, souvent avec une décoration brute de traits irréguliers ; ainsi que des anneaux de pieds – undómmo – lisses, de l'épaisseur d'un doigt, portés par trois à cinq au dessus des chevilles. Les anneaux de laiton sont donnés par l'homme à ses femmes préférées, mais sont souvent repris pour être prêtés à d'autres. Ainsi une femme du chef Sómмо racontait qu'elle aussi avait porté de tels anneaux ; mais quand Sómмо l'avait surprise lors d'une infidélité conjugale, il les lui avait repris, et que rien d'autre n'était arrivé. Ces anneaux doivent aussi être achetés à Nendikókko, ils ne sont pas produits au village. De plus de fins anneaux de laitons – mundáng –

sont mis au doigts et aux orteils, le plus souvent par les hommes, tantôt seulement à un doigt ou un orteil, tantôt à plusieurs, et souvent plusieurs les uns sur les autres. Sinon on voit une fois, de ci de là, une mince enfilade de perles autour du cou ou du poignet, à laquelle pendent toutes sortes de médecines.

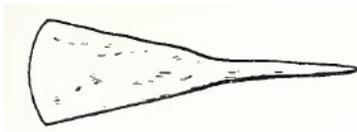


Figure 24: Rasoir

On ne remarque pas de coiffure particulière. La grande majorité des hommes et des femmes portent les cheveux courts, qui sont de temps en temps coupés avec un rasoir – mekém – ; parfois les aisselles et les poils pubiens sont aussi rasés. Parmi les habitants de Gubúmm, un certain nombre avaient les cheveux tressés en petites nattes épaisses de $\frac{1}{2}$ cm et longues de 4 à 6 cm, plantées perpendiculairement au crâne, de même que deux grandes pyramides à trois côtés au-dessus du front, à droite et à gauche, à la clown ou à la Méphistophélès. Parmi les Indikibū du chef Ijémbe, celui-ci et d'autres hommes portaient sur le côté à l'arrière de la tête, comme un épi de cheveux, un cercle de cheveux plus longs de 10 à 15 cm, qui étaient aussi parfois tressés en petites nattes. Les cheveux sont souvent peignés et tenus relativement propres avec des peignes de fabrication maison. J'en ai vu un autre avec neuf dents de 10 cm ; le corps était de 8 cm de long, 7 cm de large ; la poignée avait 12 cm de long, $1\frac{1}{2}$ cm de large, avec des décorations pyrogravées – embāga –.

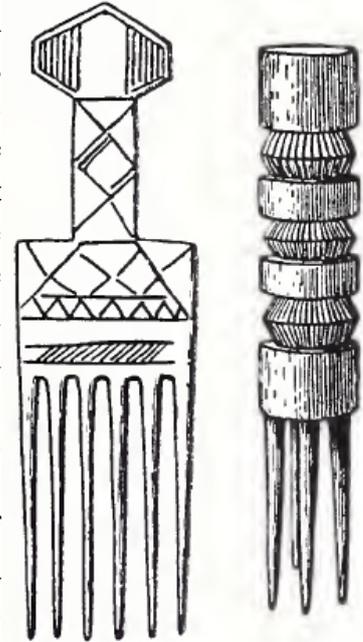


Figure 25: Peignes

Partout la peinture du corps avec de la farine de bois rouge est une pratique usuelle ; plus souvent d'ailleurs chez les femmes que chez les hommes ; cela s'étend sur tout le corps, à l'exception de la tête, qui est seulement huilée ; le plus souvent sur les jambes, et plus spécifiquement sur les mollets. Le bois, bien sec, est finement broyé sur des meules, on y ajoute ensuite un peu d'huile et en frotte le corps. Cette coloration est considérée comme belle, et est appliquée sans nécessité particulière. Le bois rouge lui-même – hēfēl – pousse partout en brousse. En outre, des hommes se peignent encore le corps à la guerre avec la poudre de certaines espèces d'arbres ou de l'argile, etc. désignées par l'oracle du crabe ; un point rouge sur la poitrine, ou simplement tout le ventre, ou les tibias ou tout le corps, selon l'avis de l'oracle du crabe ; mais la plupart des hommes n'étaient pas peints.

Le tatouage – embāga – est très répandu, mais seuls les libres peuvent se faire tatouer. Il est fait par le guérisseur²⁰ avec son fin couteau pointu, et ensuite les petites coupures sont frottées avec la suie d'une rafle carbonisée d'épi de maïs. Mes fréquentes questions ne m'ont pas permis d'obtenir des dénominations particulières des différents motifs, ou de connaître leur signification ; le guérisseur fait à sa guise, et son travail, comme toute sa médecine, doit être payé ; il en coûte une

20 Guérisseur, ou chaman, soignant, homme médecine, magicien, prêtre, etc., et surtout pas sorcier, terme ambigu (on appelle sorcier celui qui fait de la sorcellerie, ou le prêtre d'une ancienne religion que l'on souhaite dévaloriser).

Tafel I.

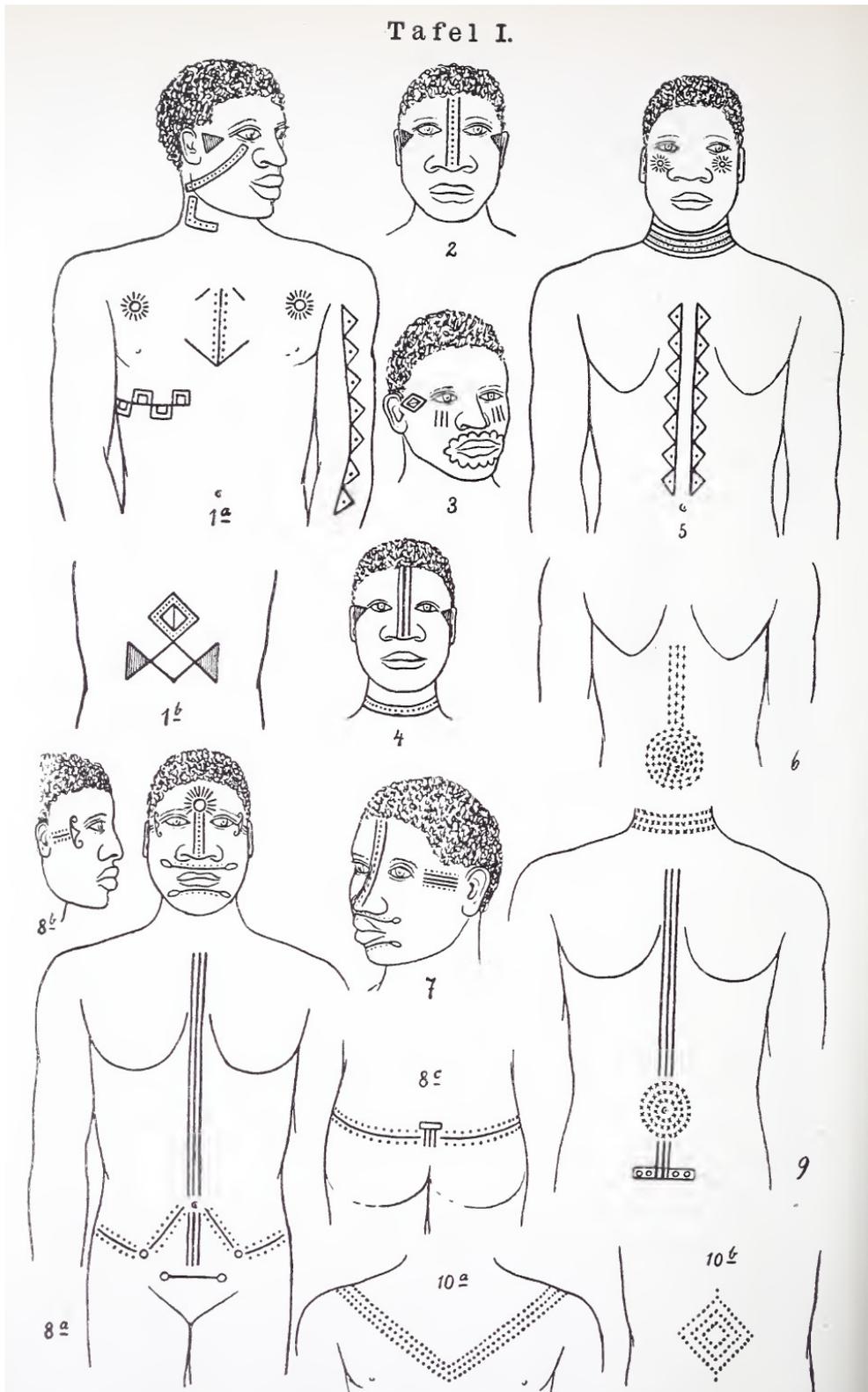


Figure 26: Tatouages tableau I. 1a. Homme Indikki: les deux côtés du visage et du cou portent les mêmes tatouages. 1b. Le même de derrière. 2 et 3. Deux hommes Indikki; seul le visage est tatoué, le reste du corps ne l'est pas. 4 Femme Indikki: seul le visage et le cou sont tatoués, le tatouage entoure le cou. 5. Femme Indikki: le tatouage entoure le cou. 6. Femme Indikki: tête non tatouée. 7. Femme Indikki: corps non tatoué. 8a. Femme Indikki. 8b. Femme Indikki; tête de côté. 8c. Femme Indikki; de derrière. 9. Femme Indikki: le tatouage entoure le cou. 10 a et b. Homme Indikki, devant et derrière.

Tafel II.

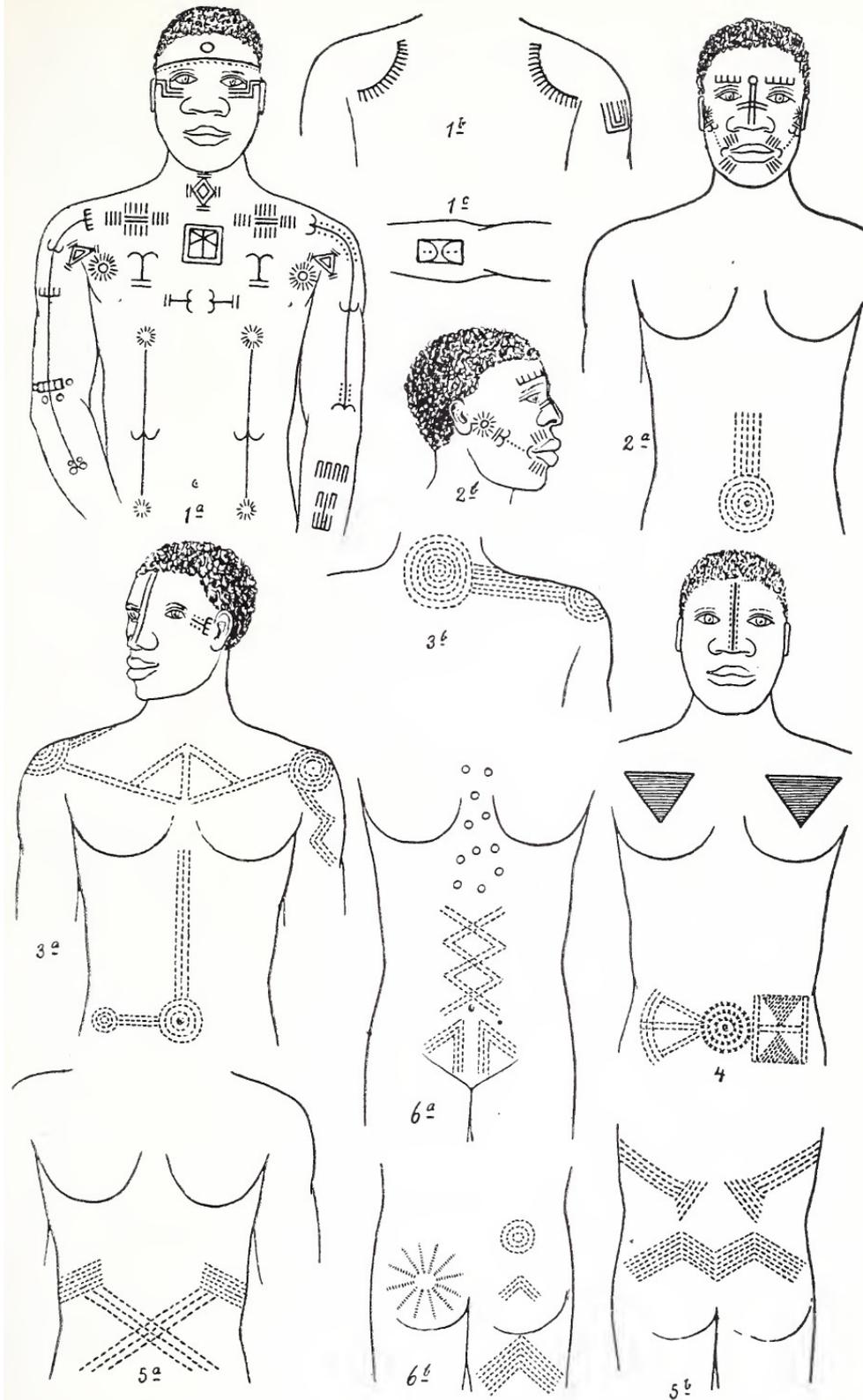


Figure 27: *Tatouages tableau II. 1a. Homme Eling. 1b. Le même de derrière. 1c. Le même, intérieur de l'avant-bras gauche. 2a et b. Jeune fille Eling. 3a et b. Femme Eling, devant et derrière. 4. Femme Eling. 5 et 6. Deux esclaves bafia affranchies chez les Indikki ; les coupures ne sont pas toutes droites, mais courbées en forme de crochet ; les cercles en 6a sont des cicatrices rondes de ½ à 1 cm de diamètre.*

poule ou un certain nombre d'épis de maïs, à chacun selon ses possibilités.

Comme autres altérations du visage ils ont aussi le perçage d'en général un seul lobe d'oreille, jusqu'à 1 cm de diamètre au maximum – bandáng – ; on porte dans ce trou un petit morceau de bois, un mince tube de courge, une petite médecine attaché à une ficelle, mais la plupart du temps rien du tout ; cette coutume n'est pas générale, juste quelques individus, et plus souvent des femmes que des hommes.

Le nez, lez lèvres et les dents ne sont pas modifiés.

Seule la circoncision est usuelle, mais elle n'est pas générale et est faite quand le jeune homme est presque adulte. Pour ce faire, le guérisseur qui la pratique vient dans la maison du père et déroule la procédure sans autre cérémonie avec un simple couteau ; ensuite le prépuce est enterré. Presque tous les hommes portent sur le pénis un étui de bois ou de courge à calabasse, parfois d'ivoire, très souvent fait d'une feuille verte – hikún –, qui la plupart du temps laisse libre le gland ; il est prétendument porté, pour que le pénis ne s'allonge pas trop. Sans étui pénien l'homme a honte et serre le pénis en arrière entre les jambes ; sinon avec l'étui il va complètement nu, librement. J'ai vu aussi quelques cas, surtout chez les vieillards et les enfants, où le prépuce est tiré vers l'avant et attaché avec un brin d'herbe.

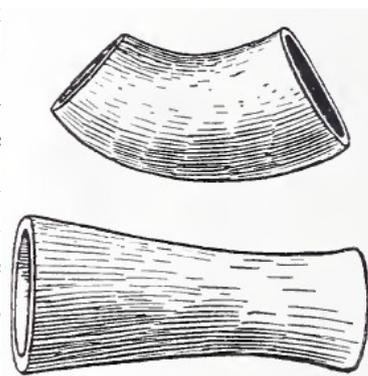


Figure 28: Étuis péniers

La castration est inconnue, même chez les animaux.

Les chefs et les plus riches laissent pousser leurs ongles des doigts de la main jusqu'à 3 cm, en signe de noblesse, mais sans les soigner particulièrement, de sorte que ce n'est pas un spectacle agréable à regarder.

Il n'y a pas de vrais vêtements. A l'est tous, hommes et femmes, vont nus, les premiers juste avec l'étui pénien ; ce n'est que le deuxième jour après notre arrivée que les femmes se mirent une ficelle autour des hanches et y attachèrent deux ou trois feuilles et des brins d'herbe, derrière comme devant. Chez les Itúndu et à l'ouest les hommes portaient une bande étroite de tissu autour des hanches, mais beaucoup étaient encore nus ; les femmes ne mirent qu'après notre arrivée une bande étroite ou un petit paquet de feuilles triangulaire – bitúmba – qu'elles tiraient en arrière entre les cuisses ; elles avaient aussi pour partie des cordons de hanches soigneusement travaillés – borék –. Ce n'est qu'à l'ouest que l'on trouvait de façon généralisée un pagne autour des hanches, allant souvent déjà en-dessous du genou, parfois jusqu'aux chevilles, aussi chez les femmes.

Je n'ai vu de chaussures que chez quelques hommes à Gubúmm, qui portaient des sandales de cuir ; sinon tous allaient pieds nus.

Très rarement, et plus fréquemment seulement chez les Indikibū, on trouvait une sorte de casquette ou de casque – ētám ou imbīl – en vannerie couverte d'un tissu d'écorce tendue – butūnu – ou de peau²¹.

21 Le terme allemand « Fell » désigne aussi bien la fourrure, le pelage que la peau d'un animal, le contexte ne permet pas toujours de choisir un sens ou un autre.

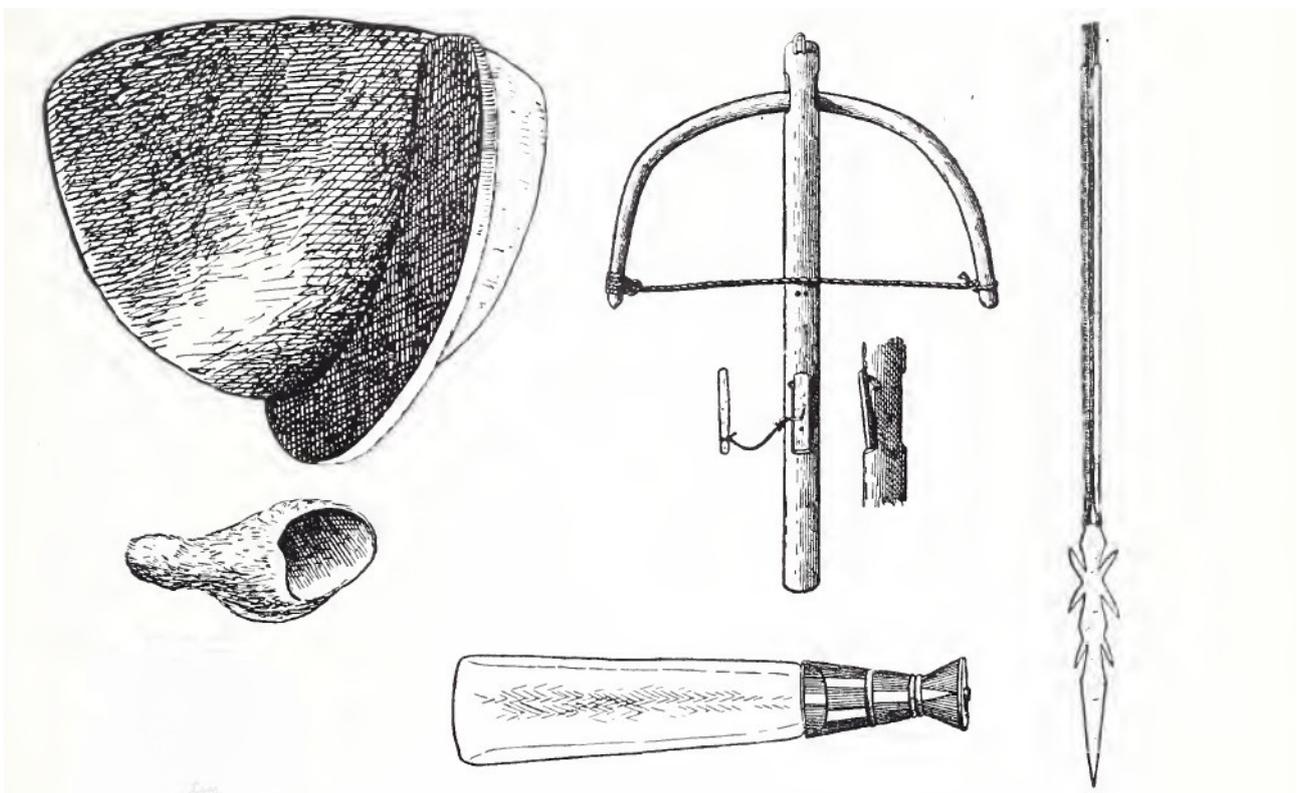


Figure 29: Casque, arbalète, lance, dosette à poudre, machette

L'arme la plus importante et la plus répandue est le fusil à chargement par la bouche et platine à silex – engār –. Je n'ai vu nulle part d'arcs et de flèches, il ne doivent plus exister que comme jouets pour les enfants. On trouve encore quelques arbalètes, qui ne sont utilisées que pour chasser les oiseaux. Les lances également – nekóngo – se trouvent à quelques exemplaires à Gubúmm ; assez grossièrement travaillées, avec une pointe de fer de 5 à 7 cm – nekóngo²² – avec deux barbillons – enkángá nekóng – et avec une douille fixée au manche – mbánde – d'environ 1½ m de long.. Chez les Sómmo on trouvait encore dans une maison, sous un tas de vieilleries, quelques vieilles lances brisées. Mais chaque homme porte la machette pendue à l'épaule dans un fourreau de bois – ebagār –, qui est le plus souvent d'origine européenne et est beaucoup utilisée comme outil ; on voit beaucoup plus rarement la machette de fabrication locale – émba –. L'équipement habituel de l'adulte est un fusil ; puis sur la hanche gauche, pendant de l'épaule par un ruban – elóng –, la machette ; une sacoche de cuir – mōnje – ou en vannerie, qui contient de l'étope, des morceaux de fer pour le chargement – vidóng –, des dosettes à poudre – issóngen –, des médecines etc. ; unealebasse – dogodōgo – servant de poire à poudre, avec un bouchon recouvert de peau de lézard – emāg – ; une housse de cuir pour protéger le platine de l'arme de la pluie, et différents paquets et pendentifs de médecines ; parfois aussi des trompes d'ivoire de différentes tailles, de 20 à 80 cm de long, dans laquelle on souffle par un trou sur le côté : divers sons sont obtenus en tenant la main devant l'ouverture.



Figure 30: Calebasse pour la poudre

22 Le D^r Hösemann indique effectivement que le même mot - nekóngo - désigne la lance et sa pointe de fer.



Figure 31:

Bâton de combat

Enfin on trouve encore chez les Indikibū une sorte de bâton de combat avec une protection de la main – niāta –, mais je n’ai rien pu établir de plus précis à son sujet. Si un homme n’a pas de fusil, il a presque toujours un bâton, parfois sculpté mais le plus souvent brut, une sorte de bâton de randonnées de 1½ à 1¾ m de long ; plusieurs fois j’ai aussi vu des bâtons bizarrement courbés au milieu, de même longueur mais plus minces. On voit aussi souvent les femmes aller avec des bâtons. Seuls peu d’hommes portent au bras l’anneau de fourrure – ibóbbo mekók –, qui doit servir de médecine pendant la guerre. Tout ce qui sinon sert de médecine contre les blessures et les maladies etc. et est accroché est énorme. On gratte avec le couteau un peu du petit paquet d’écorce, on le mélange avec de l’eau ou de l’huile et en badigeonne le front ou la poitrine ; ceci contre les blessures par balle. Seul le guérisseur qui la vend doit connaître la fabrication et la nature de la médecine ; malheureusement nous n’en avons eu aucune entre les mains, au sujet de laquelle j’aurais pu l’interroger.



Figure 32: *Bracelet de guerre*

La chasse est pratiquée presque exclusivement avec le fusil ; seuls les oiseaux sont tirés à l’arbalète. En outre ils utilisent partout en brousse des fosses, de ½ à 1 m de large, 1½ à 2 m de long et 2 à 3 m de profondeur, se terminant en pointe vers le bas ; elles sont légèrement couvertes, et sont souvent fermées des deux côtés par une clôture de ½ à 1 m de hauteur²³. Ils installent pour les petits animaux des pièges très astucieux, difficiles à décrire ; d’abord une clôture serrée de cannes de 30 à 50 cm de haut entoure la maison ou le champ ; cette clôture comporte plusieurs accès pour les petits animaux ; sur le sol du couloir d’environ 10 cm de large gisent deux nattes faites de fines baguettes, l’une derrière l’autre, se chevauchant et formant une sorte de pont ; ce pont est maintenu en hauteur en son milieu, là où les nattes se superposent, par une fine traverse de bois ressemblant à une pince à linge. Cette traverse avec ses dents se trouve sous le pont, sa tête dépasse vers l’intérieur de la clôture où elle est maintenue par un pieu enfoncé dans le sol ; cette traverse, et par là même le milieu du pont, est soutenue en haut par une cordelette, qui à son extrémité inférieure porte une fine baguette, qui s’engage à moitié, mais très légèrement, entre les deux dents, et à son autre extrémité presse contre une baguette fixée au dessus de la traverse et parallèlement au couloir par deux chevilles, de sorte que lorsque le pont, et en même temps la traverse se trouvent pressés vers le bas par un animal passant dessus, l’extrémité inférieure de la baguette sort d’entre les deux dents et la cordelette saute vers le haut ; cette dernière est fixée en haut à un solide bâton qui va comme point d’appui au dessus du couloir vers l’entrée intérieure de celui-ci ; un bâton semblable passe sous le premier et va de la même façon vers l’entrée extérieure du couloir ; des cordes sont attachées aux extrémités des bâtons se trouvant aux deux entrées, qui portent un tronc de la longueur du couloir, alourdi par des pierres, tronc qui tombe sur l’animal quand la cordelette saute vers le haut.

²³ Les fosses sont placées sur des points de passage probables du gibier, et les clôtures des deux côtés amènent l’animal à passer complètement au-dessus de la fosse.

Les instruments de pêche, de même que les bateaux et les rames étaient totalement inconnus à l'est, où il n'y a pas de cours d'eau important. Les filets à poissons – buhǒrr(o) – ne se trouvaient que chez les Indikibū et les Elig, et je crois avoir vu des nasses dans un cours d'eau, mais je n'ai pu les voir de plus près pendant la marche. Je n'ai jamais vu de bateau.

Comme animaux domestiques je n'ai vu que des chèvres, moutons, poules et chiens – béliér : iggīt ; brebis entómbu ; bouc ebāēb ; chèvre femelle múing ; poule mióko ; coq munōm mióko ; œuf vionno bi mióko ; chien et chienne ēmu (ou ēmo). Ils ne savent pas les croiser.

Les travaux des champs sont faits par les hommes et les femmes ensemble, et uniquement à la houe – jongór –. Ils cultivent avec soin et très soigneusement. Pour les arachides – motóbo –, les haricots – taro-bâbin –, les patates douces on fait des planches irrégulières de 1½ m à 4 m de long, ¾ à 1 m de large, avec des fossés intercalaires d'environ 25 cm de large et de profondeur ; pour les ignames – bēniak –, le manioc, le maïs – embássak –, le tabac – tāba – on fait des petites buttes de 30 cm de haut et de large. Pour semer le maïs, une femme fait un trou dans la butte avec un orteil, y fait tomber en secouant quelques grains de maïs et referme le trou avec le pied. Sinon sont aussi cultivées des bananes plantains – nekónj – ; de même que des courges à calabasse, le petit piment rouge, dans les terres basses un peu de canne à sucre, et épisodiquement de l'ananas. Le sorgho se trouvait encore un peu à Gubúmm, plus à l'ouest il n'y en avait plus. Les palmiers à huile sont plantés partout en grandes quantités, et l'extraction de l'huile se fait avec zèle. Il y a deux sortes d'huile, une moins bonne à partir des coques – mōr –, et une meilleure à partir des noyaux – epónde – ; les deux sont consommées, mais ce n'est qu'avec la dernière qu'on s'enduit le visage et le corps. L'extraction se fait en cuisant les fruits dans l'eau ; les coques éclatent alors, et sont écumées avec l'huile qui surnage, puis sont pressées avec des pilons dans des cuvettes de bois ; puis tout cela est cuit de nouveau et l'huile est écumée. L'huile de meilleure qualité est extraite en ouvrant les noyaux – ománga – et en moulant et pressant le contenu ; les restes sont cuits de nouveau et l'huile est écumée. Pour extraire de plus grandes quantités, de grands bassins ronds de 1½ à 2½ m de diamètres se trouvent à des endroits appropriés, près des villages et à proximité de l'eau ; ils sont bâtis sur une dalle rocheuse légèrement inclinée, rugueuse ou éventuellement rainurée, avec un bord de pierres haut de 10 à 20 cm, qui est bien badigeonné d'argile et légèrement brûlé. Les fruits et les noyaux y sont écrasés avec des pilons, l'huile extraite et les résidus sont cuits, et l'huile est recueillie dans des pots et des calabasses. L'ascension des palmiers pour prendre les fruits et extraire le vin de palme se fait avec de grandes courroies – iúf – en écorce d'environ 1,25 m de diamètre et de 5 à 8 cm de large ; la courroie est passée autour du tronc et refermée bout à bout ;

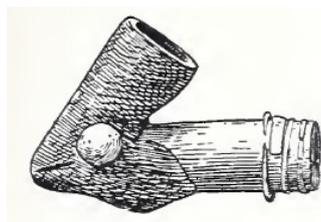


Figure 33: Tête de pipe

l'homme se met à l'intérieur de la courroie qu'il met sur son dos, et appuie ses pieds contre l'arbre ; ensuite il pousse un peu la courroie vers le haut et suit avec les pieds, et ainsi de suite. Le tabac est toujours cultivé auprès des habitations. Pour sécher, les feuilles sont suspendues à l'intérieur sous le toit, puis enroulées en rouleaux de 2 à 3 cm d'épaisseur et de 20 à 30 cm de haut. Le tabac est aussi bien fumé que prisé par les hommes et les femmes. Les pipes sont très simples. Le fruit creusé du palmier raphia ou de toutes petites calabasses servent de boîtes de tabac à priser. Le haschich et le bétel sont inconnus.

Le rhum est connu partout et c'est un stimulant activement recherché. Ils ne produisent eux-mêmes que le vin de palme – melúk – en coupant une palme d'un palmier à huile et recueillant le jus qui s'en échappe dans desalebasses ; le premier jour il est encore doux et n'enivre pas ; le deuxième et le troisième jour il est plus acide et légèrement alcoolisé ; pour s'enivrer il faut en boire de grandes quantités. On ne remarque pas d'effet néfaste sur la population en général ; c'est seulement quelques chefs qui après avoir savouré le rhum qui leur était offert ont montré un penchant à se surestimer et à la rébellion.

On doit mentionner comme autre stimulant le cola, qui est consommé dans tout l'est jusqu'aux Undōr(o) ; il est en même temps considéré comme un signe de paix et est généralement pressé dans la main des étrangers lors du salut, et est encore souvent offert.

On doit encore mentionner, qu'il y a du caoutchouc en brousse, mais rare et peu exploité.

Je n'ai trouvé que peu de jouets d'enfants : quelques petites épées sculptées, des imitations de fusils, de petits bâtons sculptés, des arbalètes, sinon rien d'autre.

Je n'ai pas remarqué de jeux d'adultes et n'ai pu rien demander.

Je n'ai vu que trois ou quatre instruments de musique de la sorte de celui que j'ai envoyé – mukōm – ; sinon juste des tambours ; ils ne servent qu'à la danse et à la guerre ; le langage des tambours doit être inconnu. Ils distinguent plusieurs sortes de tambour : 1. l'habituel tambour (parleur) comme chez les Duāla, Jāūnde, Wūte²⁴, etc. – ikōko – ; 2 un petit tambour

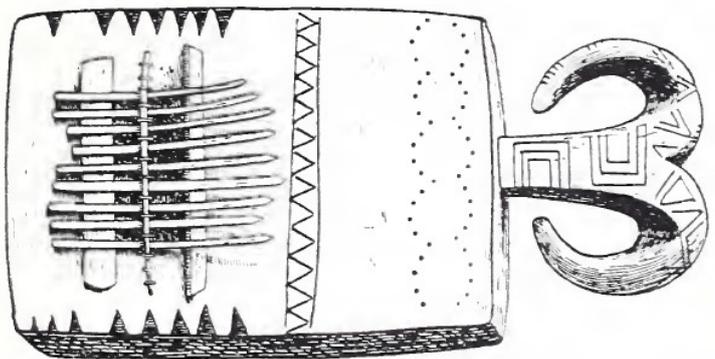


Figure 34: Instrument de musique

cylindrique tendu avec de la peau – inkóm – ; 3. le même, mais avec trois pieds simples – egátta – ; 4. un tambour cylindrique de 1,50 à 1,60 m de long avec 20 à 25 cm de diamètre – eláng –. La peau du tambour est la plupart du temps une peau de mouton ou de chèvre – ióf –, souvent aussi une peau de serpent ou de lézard – emāg –, le dernier en particulier pour la quatrième sorte, où elle n'est pas tendue comme pour les sortes 2 ou 3, mais par de petites chevilles fixées perpendiculairement tout autour du bord supérieur. On doit encore nommer les cloches de fer simples ou doubles, utilisées comme celles en usage en Est Africain pour appeler les populations, etc, en moyenne de 20 à 25 cm de long, sans l'attache, 10 cm de large, 5 cm de haut, que l'on frappait avec un maillet – ekēg –, ainsi que les petites clochettes de fer – ë(i)wáng –, qui en rangée de plusieurs sont portées aux articulations des bras ou des jambes ou sous les genoux pour danser, comme elles sont aussi attachées au cou des chiens.

Il n'y a pas de vrais rues ou ponts ; seulement les étroits sentiers de nègres, dont les bords sont parfois nettoyés à proximité des villages, et un tronc d'arbre jeté au dessus d'un petit emplacement marécageux ou d'un ruisseau.

24 Duāla, Jāūnde, Wūte ↔ Douala, Yaoundé, Vouté (Babouté).

Le commerce n'est pratiqué d'abord que pour les fusils, la poudre et les esclaves ; les machettes, le sel, le rhum, les étoffes, les perles, l'ivoire, l'huile de palme et de palmiste, ainsi que la production locale d'articles en fer, les pots de terre, etc. ne viennent qu'après. L'unité de paiement est toujours le fusil – engār – ou la poudre – intússi –, la dernière en tonneau ou pour la quantité d'un chargement, ou un esclave – motékka –. Par exemple une jeune et jolie femme coûte un fusil et un tonneau de poudre ; si elle est moins jeune et belle seulement un fusil ; la même chose pour un esclave ; 20 pains de sel coûtent un fusil. La mesure pour l'étoffe est la quantité pour un pagne ou l'envergure des bras (les deux bras écartés, du bout des doigts au bout des doigts) ; pour les perles, c'est une ficelle autour du poignet, du cou ou des hanches. Tout ce qui reste peut être estimé et la contrepartie peut être ensuite évaluée. Ce sont des commerçants nés. Le commerce se fait toujours de tribu à tribu, et on fait très attention, à ce qu'aucun commerçant étranger ne puisse traverser ; chaque tribu veut pour elle des Européens, c'est à dire des marchands et des commerçants de couleur, pour être indépendants de leur fournisseurs à l'ouest²⁵ et en profiter davantage, mais ils ne leur donnent pas accès à leurs acheteurs et s'opposent presque toujours à de telles tentatives par la violence.

Le tannage des peaux est inconnu ; celles-ci sont simplement bien grattées et tendues par les bords avec des chevilles et séchées, et souvent aussi saupoudrées de cendres et frottées.

Il y a des libres – ojonti – et des esclaves – motékka – ; ces derniers ont été faits à la guerre et vendus au plus vite dans la direction opposée à celle de leur patrie, ou achetés aux voisins. Les esclaves sont vraiment bien traités ; ils habitent et mangent avec leurs maîtres et sont la plupart du temps affranchis après un long séjour dans la tribu par le don d'une femme et d'un fusil. Toutefois chaque maître a le droit de tuer son esclave, mais cela a dû à peine se produire. Si un esclave s'enfuit et qu'il est repris, il est simplement battu ou revendu.

Les chefs ne sont que les plus riches, avec le plus grand nombre d'esclaves, de femmes et d'autre suite. Ils n'ont aucun pouvoir sur la propriété d'autrui ; aussi, dans les délibérations, chacun exprime son opinion du mieux qu'il peut et peut refuser de se plier à l'avis du chef. Il n'y a pas pour eux de salutations ou de marques de respect particulières, mais on lui donne la main ou on le prend dans les bras comme pour tout le monde. Le successeur est le plus souvent le fils aîné, ou, si celui-ci est trop jeune ou incapable pour une autre raison, un frère du chef ou un autre possédant. C'est en rapport avec les règles d'héritage en général. Les enfants sont en première ligne pour l'héritage, s'ils sont adultes et assez forts pour le garantir ; sinon la plupart du temps le chef et les frères du défunt prennent une part, et c'est à ces derniers que reviennent la ou les veuves du défunt. L'oracle du crabe est interrogé à propos de la guerre – bīle – ; s'il se déclare favorablement, quelques hommes, sans déclaration de guerre, se glissent simplement jusqu'au village ennemi et tirent en embuscade ou font prisonniers des gens occupés aux champs, et reviennent le plus vite possible ; l'ennemi répondra de la même manière. Celui qui peu à peu a accumulé le plus de pertes et est fatigué de la guerre abandonne son village et s'en va, de sorte que la guerre se termine sans traité de paix²⁶.

25 C'est à dire indépendants des tribus situées immédiatement à l'ouest.

26 Le D^r Hösemann introduit ici les notions inconnues des Banen de déclaration de guerre et de traité de paix, pour marquer la différence entre un état où la belligérance est régulée par le droit et un autre où elle

L'auteur d'un homicide sera mis à mort, et ses biens reviendront au chef. En cas de dommage corporel, une indemnité convenue sera versée ; mais si les faits ont été commis en état d'ivresse, ils ne seront pas punis. Le vol entre membres d'un même village doit être rare, et le voleur doit simplement rendre le produit de son vol ou fournir l'équivalent. Ils considèrent le viol comme impossible, car la femme crie et se défend. En cas d'adultère, qui ne doit pas être rare, le fautif doit rembourser le prix d'achat au mari lésé ; mais la femme reste avec le mari et perd au plus la position privilégiée qu'elle occupait auparavant. Il ne connaissent pas l'ordalie par le poison, mais tout est décidé par l'oracle du crabe. Le mariage est conclu simplement par l'achat, et la femme est amenée sans cérémonie dans la maison de l'acheteur ; c'est seulement si elle est la fille d'un chef ou que sa beauté est particulièrement réputée que l'achat est fêté avec des coups de fusil et du rhum. La séparation est conclue simplement par la vente. La polygamie règne partout et il n'y a qu'une faible différence entre épouse et esclave. Les veuves portent pendant trois mois de longues touffes d'herbes ou de feuilles attachées à un cordon de hanche, jusqu'au genou et au-delà, et se peignent généralement la tête et le corps en blanc ; elles peuvent ensuite, si elles n'ont pas été prises par le chef ou un frère du défunt, aller de leur plein gré chez un autre homme ; il n'y a que les mères de chefs qui peuvent parfois continuer à mener seules leur ménage.

Lors de la naissance la mère va dans une maison pour elle avec deux ou trois femmes qui l'aident, et y reste seule avec l'enfant jusqu'à cinq nuits après la naissance. Le cordon ombilical est coupé avec un couteau usuel d'environ 8 cm de long, et le placenta est enterré. Les jumeaux sont considérés comme n'ayant rien de particulier. L'enfant reçoit un nom quand il peut marcher, le garçon du père, la fille de la mère. Des noms masculins sont, en plus des noms de chefs déjà cités : Wischóngori, Ekéndi, Ebērn, Undēk, Ebonīn; noms féminins: Miāūndég, Ongmondolēba, Ongōbesongonēn, Umōnōmēnēgāk. On ne s'occupe pas des premières règles des jeunes filles ; elles commencent à avoir des rapports sexuels, dès que leurs seins se sont développées.

Les morts sont enterrés en brousse et si possible le jour même ; les parents crient et se lamentent, jusqu'à ce que le cadavre soit enterré ; il n'y a pas de fête particulière. Si un chef meurt, un certain nombre d'êtres humains, pour la plupart des esclaves, mais aussi des libres, pour moitié hommes, pour moitié femmes doivent être tués et enterrés à sa droite et à sa gauche ; jusqu'à 40 personnes seraient ainsi souvent abattues. Qui et combien doivent être tués, le chef doit l'avoir dit auparavant à son successeur ; un moyen commode de se débarrasser de rivaux dangereux et en même temps de s'enrichir. Parfois, en particulier pour les chefs, la tête du cadavre est coupée, laissée dans l'eau, et après qu'elle a été nettoyée, accrochée comme souvenir dans la maison, ou sur le toit ou dans la cour ; on fait de même avec les têtes des ennemis. Aucune valeur magique n'est attribuée à ces

ne l'est pas. Ce qui expliquerait par exemple pourquoi les guerres féodales, comparables par bien des aspects aux guerres tribales, ont fini par disparaître en Europe alors que les guerres tribales perduraient en Afrique. Le D^r Hösemann abandonne sur ce point son habituelle posture d'ethnologue (celui qui décrit) pour celle d'ethnologue (celui qui compare et explique). Les deux démarches sont nécessaires, l'ethnologue est influencé dans la neutralité de ses descriptions par sa culture d'origine, et ne peut comprendre tous les phénomènes faute d'une étude approfondie, et l'ethnologue par son travail plus théorique peut s'éloigner parfois de la réalité du terrain.

Mais ce qui fait la valeur de ce texte du D^r Hösemann, c'est bien son approche descriptive, qui fournit suffisamment d'éléments pour que d'autres, dont vous même lecteur, plus d'un siècle après, puissent se livrer à des études interprétatives.

têtes. Chez les Eling on trouvait déjà quelques tombes et cases, dans lesquelles les pagnes déchirés du défunt étaient pendus tout autour.

Pour autant que j'ai pu le demander via les interprètes, ils ne croient pas à un dieu ou à un être suprême, ni à une vie après la mort ; il n'a pas de sacrifices ni rien de semblable. Leur plus haute instance est le crabe, qu'il emploient pour leurs oracles – bifandawingám –. Dans chaque ferme se trouvent un ou plusieurs trous de crabes, avec dessus une corbeille sans fond, recouvert d'une corbeille entière. Si l'oracle doit être interrogé sur quelque sujet, on va chercher le guérisseur, et celui-ci place un crabe dans la corbeille, s'il n'y en a pas déjà un ; le crabe se retire dans le trou le plus vite possible ; puis un certain nombre de toutes sortes de feuilles marquées ou de bâtonnets, dont seul le guérisseur connaît la signification, sont placées sur le trou qui est refermé par le panier. On revient voir le matin suivant, et ce qui a été tiré dans le trou par le crabe est interprété comme funeste. Jamais je n'ai trouvé autant de médecines qu'ici ; mais toujours pour ou contre quelque chose de très précis, par exemple contre les migraines, contre le vol, pour la chasse, contre les blessures par coup de feu, contre les attaques ennemies, etc. ; elles sont suspendues

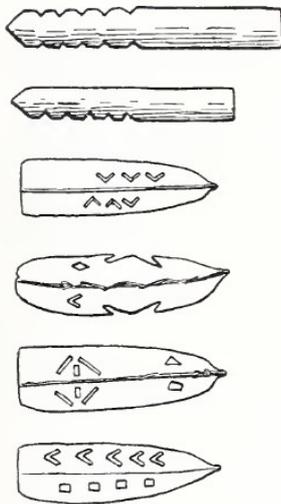


Figure 35: Feuilles et bâtonnets pour l'oracle du crabe

partout dans les cases ; aux portes, dans les cours, les champs, les chemins, et, et ce n'est pas le moindre, sur les corps eux-mêmes. On voit aussi de très nombreuses pinces de crabes et de carapaces de tortues, qui leur sont apparentées ; mais il n'y a presque rien, qui ne leur soit pas apparenté ; chez les Eling on trouve aussi souvent des cristaux de quartz. Dans presque toutes les cases on trouve aussi, la plupart du temps sous le toit, mais aussi dehors, de fines baguettes avec de 1 à 6 demi-coquilles d'œufs qui y sont enfilées, pour que les poules pondent abondamment. Un bâton avec des herbes médicinales coincées au milieu est bloqué en biais devant la porte et doit empêcher le vol. On trouve de la même manière plus à l'ouest, en particulier chez les Eling, de grands échafaudages de 2 m de haut et de large construits au dessus du chemin avec de telles herbes collées ou liées au milieu, ou de telles planchettes – mabám – attachées ; de telles baguettes avec de l'herbe au milieu se trouvent aussi au travers du chemin, fixées au sol par deux piquets crochus, et aussi souvent devant les portes. Les tablettes, souvent coloriées et sculptées, qu'on voit pendre aux cases, etc. doivent aussi être portées autour du cou, attachées à un cordon, pour protéger de la maladie.

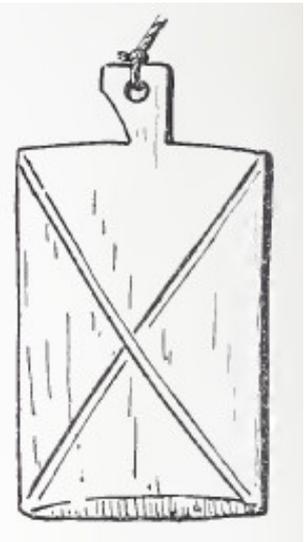


Figure 36: Tablette

Figure 37: Planchette médecine

La planchette médecine – imbōk(o) – se trouve chez les Indīkki ; la même aurait appartenu à Sóm̄mo et elle protégerait aussi contre tout (qui l'enlève, doit mourir) ; elle est aussi déplacée lentement par le guérisseur autour de la tête d'un malade etc., qui doit recouvrer la santé, ou au choix être protégé des coups de feu ou de la maladie ; mise devant la porte, elle protège aussi contre l'agression, le vol, etc.

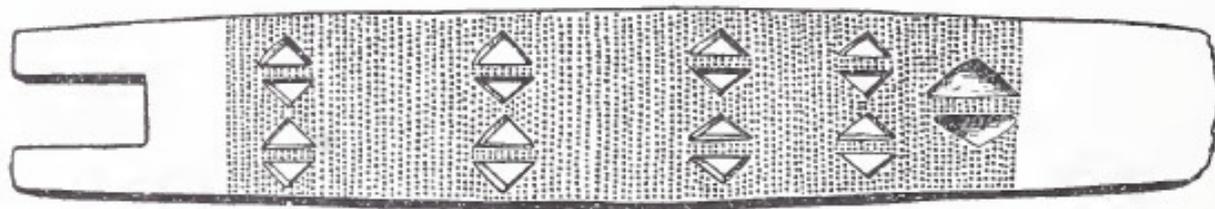


Figure 38: Planchette médecine

Dans le même village se trouvait une seconde planchette de ce type, de même qu'un certain nombre de plus petites ; la seconde grande planchette avait les proportions de celle qui est illustrée ci-dessus, et était perforée : toute la face avant était entaillée avec des losanges de $\frac{1}{2}$ cm. Chez les Eling se trouvaient aussi très fréquemment comme médecine des monticules élevés par les fourmis – nguruwinjám –, aussi bien à l'air libre que dans les cases, le plus souvent peints de points blancs, rouges ou noirs, et pourvus à l'air libre d'un toit pour les protéger; assez souvent les côtés étaient fermés par des nattes. Ici se trouvait aussi encore enfoncé au centre d'un cercle d'environ 2 m de diamètre, fermé par une ganivelle basse, un piquet 30 à 40 cm de haut, de 2 cm d'épaisseur, avec un certain nombre de morceaux d'écorce attachés avec du raphia près de son sommet, et qui était peint de oints noirs et blancs ; tout autour et un peu penchés vers l'extérieur, mais à l'intérieur de la palissade se dressaient neuf autres piquets ; entre eux se trouvaient deux pots superposés ouverture vers le bas, un bananier poussant au travers de leurs fonds brisés. Je n'ai malheureusement pu apprendre ce que cela signifiait, si c'était une tombe ; mais des piquets comme celui décrit ici, avec des écorces attachées au sommet se trouvaient souvent enfoncés à gauche et à droite des portes.



Figure 39:
Planchette
médecine

Le guérisseur – mióko ou moribúnga (peut-être seulement son nom propre) – n'a pas de costume particulier, mais se distingue par la multitude d'amulettes qu'il porte. Sómмо lui-même portait une sorte de couronne faite d'une bande de raphia de $2\frac{1}{2}$ cm, d'où se dressait verticalement les longues plumes noires des touracos, calaos, etc. qui y étaient cousues. Le successeur du guérisseur est le plus souvent son fils, et s'il ne s'en trouve pas, le chef désigne quelqu'un d'autre.

Il n'ont pas de méthode complète de calcul du temps, mais utilisent la lune pour situer des évènements précis.

Les chiffres

Les chiffres sont :

- 1 imōti,
- 2 bifānde,
- 3 bellār,
- 4 bǐnnisch,
- 5 belān,
- 6 berendār,
- 7 berenderunūm,
- 8 binamānne,
- 9 ībo,
- 10 bihoār *ou* bohār,
- 11 bohāra nā bumōti,
- 12 bohāra nā bifānde,
etc.
- 15 bohāra nā belān *ou* būni,
- 16 bohāra nā berendār *ou* būni nā bumōti.
etc.
- 19 bohāra imbugību *ou* būni nā bǐnnisch,
- 20 hīt,
- 21 hīt nā bumōte,
- 22 hīt nā bifānde,
etc.
- 29 hīt imbugību,
- 30 hīt imbugajohār,
- 31 hīt imbugajohār nā imōti,
etc.
- 35 hīt imbugajohār nā belān *ou* hīt imbugabūni,
- 36 hīt imbugajohār nā berendār *ou* hit imbugabūni nā bumōti,
etc.
- 40 merrīna afānde *ou* titāde fānde.
- 41 merrīna afānde imbugimōte *ou* titāde fānde imbugimōte,
- 42 merrīna afānde imbugefānde *ou* titāde fānde imbugefānde,
- 43 merrīna afānde imbugellār *etc.*
- 44 merrīna afānde imbuginnisch.
- 45 merrīna afānde imbugelān.
- 46 merrīna afānde imbugelendar.
- 47 merrīna afānde imbugerenderunūm.
- 48 merrīna afānde imbuginamānne.
- 49 merrīna afānde imbugību.
- 50 merrīna afānde imbugajohār,
- 51 merrīna afānde imbugajohār nā imōti,
etc.
- 60 merrīna allār *ou* titāde allār,
- 70 merrīna allār imbugajohār,
- 80 merrīna allār ĩnnisch,
- 90 merrīna allār ĩnnisch imbugajohār,

100 merrīna alān *ou* titāde alān *ou* ibirrellīn.

Les chiffres ne sont d'ailleurs presque jamais énoncés, mais montrés avec les doigts :

- 1 = pouce levé ;
- 2 = index et majeurs levés ;
- 3 = les trois derniers doigts;
- 4 = 4 doigts écartés sans le pouce;
- 5 = le poing fermé;
- 6 = les 3 derniers doigts des deux mains;
- 7 = les 4 doigts écartés d'une main et les trois derniers doigts de l'autre ;
- 8 = les 4 doigts écartés des deux mains;
- 9 = les 5 doigts écartés d'une main et 4 de l'autre main ;
- 10 = les deux paumes serrés transversalement, etc.;
- 20 = taper deux fois les mains l'une contre l'autre, etc.

Complément de vocabulaire

Les mots suivants m'ont encore été mentionnés:

Chef	munēn.
Homme	mērreméntu.
Femme	muéntu.
Enfant	murrumāto.
Tête	mōro.
Œil	nīsch.
Oreille	mūru.
Nez	ijón.
Dents	muén.
Cheveux	tūin.
Bras	eláng.
Main	makāt.
Doigt	henōne.
Jambe	mogórrro.
Pied	nebāna.
Genou	ingúnd.
Poitrine	esáss.
Pénis	inīk.
Crabe	niāna.
Éléphant	mischĕk.
Buffle	miāre.
Calao	efōk.
Raphia	umbíng.
Rochers hauts, abrupts	itūt.
Guerre	bīle.

Les deux pochettes décorées de cauris et deux cornes, comme amulette contre les coups de feu : ibonibílla.

La corne : ndóng ē mióf.

La plume rouge : hirúmba ē méssu.

Cauri : mbámba (utilisé uniquement comme ornement, pas comme monnaie).

Le filet avec beaucoup de médecines, qui doit être porté autour de sa tête par le guérisseur : buhórr(o) wischĕk.

Le petit sac tressé avec des morceaux d'écorce – bēre –, dedans : hegagāk.

Les trois petits fruits alignés : totamatām.

Le rouleau tressé : issün.

L'épaisse botte de médecines : jōt.

Les petits bouts de bois – ischiĕk – doivent, attachés à une ficelle autour de la tête, aider contre les maux de tête.

Bibliographie

L'expédition du capitaine Schimmelpfennig.

Von Schimmelpfennig, Hans. *Bericht über die Expedition des Hauptmanns v. Schimmelpfennig von Gutte II nach Jabassi.* Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten, Band XIV. Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin), 1901, pp. 144-166

Le retour de l'expédition depuis Ngutte II jusqu'à Yabassi.

Hösemann, Paul. *Ethnologisches aus Kamerun.* Mittheilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebiete. Verlag Ernst Siegfried Mittler und Sohn (Berlin). 1903 vol XVI, pp 150-182.

Le texte du D^r Hösemann traduit dans cet ouvrage.

Armée et administration allemandes.

Hoffman, Florian. *Okkupation und Militärverwaltung in Kamerun Teil II - Die Kaiserliche Schutztruppe und ihr Offizierkorps.* Cuvillier Verlag (Göttingen), 2007, 261 p

Cet ouvrage « Occupation et administration militaire au Cameroun » contient dans le tome II un répertoire de tous les officiers d'active en poste au Cameroun), y compris les médecins militaires, avec leur carrière et des éléments biographiques.

Objets artisanaux collectés par le D^r Hösemann

Hösemann, P. - <https://nat.museum-digital.de/people/138344>

Paul Alfred Hösemann (1868-1922) - <https://smb.museum-digital.de/people/45087>

Objets collectés au Cameroun et en Tanzanie, dont des objets décrits dans cet ouvrage.

Spécimens zoologiques collectés par le D^r Hösemann

Lépidoptères :

Stauropusa viridipennis Strand, 1912 - <https://www.afromoths.net/species/show/25341>

Lomadonta hoesemanni Bryk, 1913 - <https://www.afromoths.net/species/show/27601>

Zamarada funebris Gaede, 1915 - <https://www.afromoths.net/species/show/22818>

Philotherma testaceicornis Strand, 1912 - <https://www.afromoths.net/species/show/15910>

Braueriana fiorino Bryk, 1913 - <https://www.afromoths.net/species/show/24200>

Coléoptère (Chrysomelidae, altise) :

Gabonia freyi , page 201 in :

Scherer, Gerhard. *Die Alticiden-Ausbeute der Expedition des Museum G. Frey nach Nigeria-Kamerun 1955/1956 (Coll. Phytoph.)* in *Entomologische Arbeiten aus dem Museum G. Frey Tutzing bei München, Band 10, 1959*, im Selbstverlag des Museums Frey.

Les cartes.

Mapcarta. <https://mapcarta.com/fr/>
Système cartographique collaboratif.

Moisel, Max. Karte von Kamerun <1:300.000>. Reimer (Berlin), en 31 feuilles et 3 annexes, avec plus précisément les feuilles :

G1. Buea, 1911

G2. Jaunde, 1913

F2, Funbam, 1913

La célèbre carte du Cameroun de Max Moisel en 31 feuilles, plus détaillée que bien des cartes actuelles. Sur les feuilles F2 et G2, Max Moisel a reporté une partie de l'itinéraire du D^r Hösemann d'avril 1901.

L'encyclopédie.

Wikipedia. <https://fr.wikipedia.org/wiki/>
L'encyclopédie collaborative sur Internet.